

LE QUATRIÈME LIVRE  
DE LA SECONDE PARTIE  
D'ASTRÉE

C'estoit la coustume des bergeres de Lignon de ne rencontrer jamais estranger, sans luy offrir toute sorte d'assistance, leur semblant que les loix de l'hospitalité le leur commandoient ainsi. Ceste coustume convia Astrée, Diane et toute leur compagnie, de faire ces mesmes offres à ces belles estrangeres, et apres, leur demander la cause de leur voyage. A quoy Florice respondit pour toutes : Qu'estant envoyées en ceste contrée, par l'ordonnance d'un dieu qui leur avoit deffendu d'en dire encore l'occasion, elles n'oseroient luy desobeyr, que cela estoit cause qu'elles ne pouvoient leur satisfaire. Et s'estant enquisse qui estoient ces bergeres, et ayant sceu de Phillis leurs noms, Florice s'adressant à Astrée : J'advoue, dit-elle, que j'ay esté aveugle de ne cognoistre pas que vous estiez la bergere Astrée, de qui la beauté, ne pouvant se renfermer en un si petit pays que le Forests, remplit de sa louange toutes les contrées d'alentour. Mais vous devez, ce me semble, recevoir pour excuse, qu'admirant et vous et Diane, je demourois comme esblouye et confuse de trop de lumiere. Et je commence de bien esperer de nostre voyage, puis que d'abord nous avons fait la plus heureuse rencontre que nous eussions peu desirer.

Astrée, pleine de civilité, luy respondit avec les plus honnestes paroles qu'il luy fut possible. Et, apres s'estre embrassées et bai-sées, Hylas les interrompant : Et quoy ? Florice, dit-il, que vous semble de nos villages ? Vistes-vous jamais rien de si beau parmy les artifices de vos villes ? Et n'ay-je point eu raison de vous quitter toutes pour ces bergeres, puis que la simplicité de mon humeur et de mon esprit a bien plus de simpatie avec leur beauté naturelle, qu'avec les ruzes et finesses dont vous usez dans vos villes ? — Si jamais vous avez disposé vos actions, dit Florice, avec jugement, j'advoue que c'a esté ceste fois, non pas pour la conformité des humeurs qui peut estre entre ces belles bergeres et vous, car en Cela vous seriez trop differents, mais parce que Hylas ayant esté toute sa vie volage en l'affection qu'il a portée aux autres beautez, deviendra sans doute constant a ce coup, si pour le moins la perfection de la beauté a puissance de le faire. Et quant à moy, je le crois, puis que ne voyant rien de mieux en quelque autre lieu où il puisse aller, s'il a de la raison, il sera contraint de s'arrester icy. - C'est à moy de respondre, dit Phillis, car Hylas est mon serviteur ; et toutesfois je ne respondray pas de sa fidelité, puis que, regardant vostre visage qu'il a ayme, et depuis cessé d'aimer, je tiens que ce n'est pas la beauté qui le rend amoureux. — Et que pourroit-ce donc estre ? interrompit Hylas — Une imprudente humeur de changer, respondit Florice, et une certaine legereté d'esprit, qui ne le laisse jamais vingt quatre heures en mesme opinion. — Vous estes partie, repliqua Hylas, le jugement que vous, en faictes, est suspect. — Je vous assure, respondit-elle, que si vous croyez que je sois partie offensée, je vous remets librement l'injure, puis que je suis beaucoup plus obligée à vostre changement que je n'eusse receu de satisfaction de vostre constance. Et si vous me dites partie pour pretendre quelque chose en vous, croyez, Hylas, que je quitte de bon cœur ma prétention à qui la voudra, et qu'il m'obligera plus en la recevant, que je ne penseray de luy avoir fait de l'avantage en luy faisant cette donation. - Vous avez raison, respondit Hylas a moitié en colere, de faire de cette sorte vos presens de moy, car vous en pouvez disposer aussi librement que des estoiles. Cependant Paris s'estoit adressé à Diane, et apres l'avoir saluée. C'est bien, dit-il, la plus heureuse rencontre que j'eusse peu desirer que celle de vous avoir trouvée icy où je l'esperois le

moins. Elle l'est pour moy, dit Diane, puis qu'elle, nous donne le bien de vostre compagnie, si ce n'est que ces belles estrangeres nous la ravissent: Elle sousrit à ce mot, sçachant bien que Pans n'aymoit, de sorte qu'il n'avoit garde de la quitter pour quelque autre que ce fust. Que si ce sousris donna du contentement à Pans, il fat bien un contraire effect en Silvandre, qui n'ignorant point l'amour de Paris, ne se peut deffendre des pointes de la jalousie en voyant le bon accueil qu'on faisoit à son rival; et cette experience eust eu plus de force à luy faire advouer que la jalousie procedoit d'amour, que toutes les raisons qu'eust peu alléguer Phillis contre luy. Et à la verité il n'y avoit rien qui peut, ce luy sembloit, emporter quelque avantage sur l'ame altiere de Diane, que la grandeur du pere de Paris. La bergere qui avoit quelque incli-nation à ne point hayr Silvandre, y prit garde aussi fit bien Laonice, quoy que le berger dissimulast le mieux qu'il luy fut possible ; mais les yeux d'amour, et de la malice sont trop aigus pour ne percer tous les voiles qu'on leur veut opposer. Et la cognoissance qu'il leur en donnoit eust esté beaucoup plus grande, si Astrée ne les eust separez ; mais desirant avec passion de parachever son voyage, elle rompit bien tost compagnie à ces estrangeres et se remit en chemin.

Et parce que Paris avoit pris sous les bras Diane, Silvandre s'en alla vers Phillis, qui le voyant venir : Voilà que c'est, luy dit-elle, nous sommes tous deux de surplus, et quand nous ne serions point icy, l'on ne laisseroit pas de s'entretenir. — A ce coup, dit Silvandre, j'advoue, mon ennemie, que vous avez barre sur moy, et que je n'ay rien à repliquer sur ce que vous dites ; je plie patiemment les espauls, et paye de cette sorte le tribut de mon peu de merite sans murmurer.

Lors qu'elle luy vouloit respondre, Hylas survint, qui, sans se soucier de ces estrangeres, s'en courut apres Phillis, laissant Palinice, Circéne et Florice, tout ainsi que s'il ne les eut jamais aimées. Diane qui admiroit cette humeur, ne peut s'empescher d'en faire signe à Phillis, qui de son costé le regardoit en pitié, et l'estimoit l'unique en son espèce, et apres l'avoir consideré quelque temps de cette sorte : Me direz-vous la verité, Hylas ? luy dit-elle. — En pouvez-vous faire doute, respondit-il, voyant combien je vous aime, puis que pour vous suivre je laisse toutes celles que j'ay aimées ? — Cette preuve, continua Phillis, n'est pas petite. Mais je doute infiniment de ce que je vous veux deman-der. Dites-moy donc, avez-vous aymé ces estrangeres que vous venons de laisser ? — Vous le pouvez apprendre, respondit-il, par les paroles de Florice.:— Je ne fais pas, dit-elle, cette demande sans raison ; car si vous les avez aimées, comment les avez-vous si tost laissées en ce lieu, où elles sont mesmes estrangeres ? — Tout ainsi, respondit Hylas, qu'autresfois j'en ay laissé d'autres pour elles, de mesme je les laisse maintenant pour vous. Et je-confesse bien que si l'amour que je vous porte n'eust eu plus de puissance sur moy que la civilité, j'eusse esté en quelque sorte obligé à quelque assistance ; mais je vous aime tant, que je ne puis avoir autre consideration que celle qui depend de mon amour. — Je ne nie pas, dit Phillis, que vous ne m'obligiez beaucoup, mais je vous admire en ce que les ayant aimées, vous en faites à cette heure si peu de conte. — Je les ay aimées, respondit Hylas, mais je ne les ayme plus, et parce que l'amour me retenoit autre-fois aupres d'elles, maintenant que cette amour est morte, elle ne le peut plus faire, et me semble qu'en cela il n'y a pas grand . subject d'admiration, ou de mesme il faudroit s'estonner de voir un homme libre, lors que la corde qui le souloit lier se seroit usée et rompue. — Je crois, interrompit Silvandre, que Hylas n'a. jamais aimé ces belles estrangeres ; car autrement il les aimeroit encores, d'autant que les liens d'amour ne se peuvent ny user ny rompre. — S'ils ne peuvent estre usiez ny rompus, respondit Hylas, ils sont donc bien aisez à desnouer. — Tant s'en faut, repliqua Silvandre, tous les nœuds d'amour sont Gordiens. — Si cela est, dit Hylas, j'ay donc la mesme espée de celuy qui jadis ne les pouvant desnouer, les

coupa ; car je sçay bien que je me suis defiait de ceux de plusieurs. — Ne croyez point, adjousta Silvandre, que vous les ayez aimées, car vous les aimeriez encores. — Je ne croy pas, dit Hylas, ce que je sçay ; c'est pourquoy, sçachant tres-asseurement ce que je dis, pour vous faire plaisir je ne le croyray pas. Et vous, pour ne m'importuner d'avantage, demeurez en vostre humeur melancholique, sans m'embrouiller d'avantage le cerveau de vos impertinentes opinions.

Phillis, qui estoit discrete, voyant que Hylas relevoit la voix avec colere, luy dit pour l'interrompre : Encor faut-il, Hylas, que je me fasche contre vous, de ce que vous m'avez empesché de sçavoir les nouvelles que ces estrangeres avoient commencé de raconter. — Ma maistresse, respondit-il, j'aymerois mieux ne les avoir jamais aimées, que si elles est oient cause que vous eussiez quelque mauvaise satisfaction de moy. — Je sçay bien, respondit Phillis, que l'amour que vous leur avez portée, et la satisfaction dont vous parlez, ne vous pressent gueres, car puis que vous ne les aimez plus, que vous peut importer de les avoir, ou ne les avoir pas aymées ? — Et quoy, ma belle maistresse, repliqua Hylas, vous n'estimez donc point les contentemens qui sont passez ? — Si mon bien ne continue, dit' Phillis, le souvenir de ne l'avoir plus m'afflige, et ne m'en laisse rien que du regret. — De sorte, continua Hylas, que les services, qu'on vous a faits, huict jours apres sont mis à neant : voilà qui ne va pas mal pour Hylas!

Silvandre prenant la parole pour Phillis : Vostre maistresse, luy dit-il, ne parle pas des services, mais des contentemens receus ; et avant que de vous en plaindre, il faut sçavoir d'elle si vos ser-vices sont mis en ce rang. Hylas respondit : Ceux qui se defient de leurs merites peuvent entrer en cette doute, comme vous, mais non pas moy, Silvandre, qui sçay que toute amour ne se peut payer que par amour, et que celle à qui j'ay adressé la mienne, a trop d'esprit pour ne la reconnoistre, et trop de jugement pour ne l'estimer.

Le berger vouloit respondre lors que Phillis reprit la parole : J'estime Hylas, dit-elle, comme je dois, et je reconnois ses merites pour estre tres-dignes d'estre aimez, et ne faut pas qu'il pense que je perde la memoire de ses services, car continuant de m'aymer, ils seront tousjours comme presents. Et si cette declaration luy est agreable, je luy veux faire une requeste, qu'il me doit accorder, s'il ne veut que j'aye opinion qu'il ne m'ayme pas bien. — Commandez-moy, dit Hylas, tout ce qu'il vous plaira, hors mis deux choses, à sçavoir que je meure, ou que je me departe de l'affection que je vous porte; car si j'estois mort, je ne vous pourrois plus aymer, et si je ne vous aymois plus, je perdrois le plaisir que j'ay d'estre aymé de vous. — Et vous, et l'amour que vous me portez, respondit Phillis en sousriant, serez immortels, si vous ne mourez que par ma volonté ; mais ce que je desire, c'est d'entendre de vostre bouche ce que vous nous avez empesche d'apprendre de celle de Florice. Diane qui ouyt cette demande, et qui s'ennuyoit fort de la grande chaleur qu'il faisoit, dit : Je trouve que si nous rencontrons quelque lieu commode pour passer cette grande ardeur du soleil, il y auroit bien du plaisir de donner une heure d'audience à Hylas, car je m'asseure que son discours ne sera point ennuyeux.

Astrée qui, encore que fort desireuse d'achever son voyage, cogneut bien qu'elle disoit vray, pour ne contrarier seule à la vo-lonté, et à la commodité de toutes les autres, s'approcha d'elle, et dit qu'elle vouloit estre de la partie. — De sorte, adjousta Hylas, qu'il ne tiendraqu'à moy, que vous ne m'escoutiez. Et, à la verité, je serois de mauvaise compagnie, si en me plaisant moy-mesme, je n'estois bien aise de vous contenter ; car ne croyez pas que ce ne me soit presque autant de plaisir de repenser à mes premieres amours, que si j'estois encores amoureux, et que les mesmes choses fussent presentes, parce que la plus part des plaisirs d'amour sont plus en l'imagination qu'en la chose mesme. Et quand on raconte ce qui s'est

passé, l'ame jette sa veue sur les images qui luy en sont restées en la fantaisie, et les voit alors comme si elles estoient presentes. Et par ainsi, pour le contentement de toute cette compagnie, il ne faut que trouver un lieu commode où l'ombre nous deffende des rays du soleil. — Il seroit impossible, respondit Silvandre, qu'en tout le bois on peut rencontrer une place plus commode que celle de la source de ce petit ruisseau que vous voyez ; car la fraischeur de l'ombre et le doux murmure de l'eau qui coule parmy le gravier, convie chacun à s'y arrester, et ce qui est de meilleur, c'est que nous ne nous destournons point de nostre chemin.

A ce mot, se mettant devant au grand pas, toute la troupe le suivit, bien ayse d'éviter l'incommodité du chaud. D'abord cha-cun mit les mains dans la fontaine, et n'y eut celuy qui n'en prist dans la bouche pour se rafraischir, et puis choisissant les places les plus commodes, ils s'assirent tous à l'entour de cette belle source, horsmis Silvandre, qui estant monté sur un grand cerisier, qui mesme leur faisoit ombrage, leur jet toit en bas des branches chargées de fruicts. Et, apres en avoir choisi quelques unes des plus belles, les vint presenter à Diane, qui en donna à Paris et aux bergeres, non toutesfois sans en choisir une qu'elle donna à Silvandre, en luy disant : Tenez, Silvandre, c'est ainsi que je vous fais part de vos biens. — Pleust à Dieu, dit-il "en la recevant et luy baisant la main qu'elle luy tendoit, que vous receussiez d'aussi bon cœur tout ce que je vous donne, que cette part que vous me faites, m'est agreable. Et prenant place le mieux qu'il peut aupres d'elle, lors que les cerises furent parachevées, Hylas commença de parler de cette sorte :

HISTOIRE.

#### DE PARTHENOPÉ, FLORICE ET DORINDE

Je me suis moqué bien souvent en ma pensée, de ceux qui blasment l'inconstance, et qui font profession d'en estre plus ennemis, considerant qu'ils ne peuvent estre tels qu'ils se disent, qu'ils ne soient eux mesmes plus inconstans que ceux qu'ils ac-cusent de ce vice. Car lors qu'ils deviennent amoureux, n'est-ce pas de la beauté, ou de quelque chose qu'ils remarquent en la personne qui leur est agreable ? Or si ceste beauté vient à defaillir, comme c'est sans doute que le temps emporte cest avantage sur toutes les belles, ne sont-ils pas inconstans d'aymer ces laids visages, et qui ne retiennent rien de ce qu'ils souloient estre, sinon le seul nom de visage ? Si aymer le contraire de ce que l'on a aymé est inconstance, et si la laideur est le contraire de la beauté, il n'y a point de doute que celuy conclut fort bien, qui sous-tient celuy estre inconstant, qui ayant aymé un beau visage, continue de l'aymer quand il est laid. Ceste consideration m'a fait croire, que pour n'estre inconstant, il faut aymer tous]ours et en tous lieux la beauté, et que lors qu'elle se sépare de quelque sujet, on s'en doit de mesme separer d'amitié, de peur de n'aymer le contraire de ceste beauté. Je sçay bien que la vulgaire opinion tient tout le contraire; mais il me suffit pour responce, de dire que le peuple est ignorant, et qu'en cecy il en rend une veritable preuve. Ne trouvez donc estrange, ma maistresse, ny vous, gentil Paris, si, vous racontant ma vie, vous oyez plusieurs semblables changements ; car je suis si soigneux de ne contrevenir à cette constance, que j'ay mieux aymé de quitter toutes celles que j'ay aymées jusques icy que de faillir envers elle.

Vous avez desja sceu le sujet qui me sortit de Camargue, quel fut mon voyage jusques à Lyon, pourquoy j'aimay Palinice et Circéne. Et lors que j'ay interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit ; mais parce qu'elle a oublié des choses qu'il est necessaire que vous sçachiez, je reprendray ce qu'elle a teu finement, et puis je continueray de vous dire le reste de ma vie pourveu que nous ayons assez de temps.

Sçachez bien, ma maistresse, que Clorian à la verité fut tres-mal avisé de me donner charge de parler à Circéne pour luy, puisque ce n'est pas astre bien conseillé de choisir en cela un amy

qui soit plus honneste homme que celuy qui l'envoyé, y ayant trop de danger, voire estant presque inevitable, que ce mal-avisé ne demeure amant, et que l'autre ne demeure aymé, parce que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle recevra tousjours plus-tost ce qui vaut le mieux ; et puis c'est prendre un mauvais lustre que de se servir et accompagner d'un plus honneste homme que l'on n'est pas. Il est certain que quand j'allay avec Palinice trouver Circéne pour Clorian, mon dessein estoit de le servir en amy, et de rapporter tout ce qui me seroit possible à son contentement. Mais aussi tost que je vis cette Me, je me ressouvins que j'en est ois amoureux depuis que je l'avois veue la nuict dans le temple ; de sorte que je vis bien qu'il falloit que je contrevinsse ou à l'amitié, ou à l'amour. Et apres que j'eus longuement debatue et pour l'un et pour l'autre, à sçavoir à qui cederait, en fin je conclus qu'il falloit que le nouveau venu quittast la place à l'autre. Mais je n'eus pas plustost fait cette resolution, que l'amour incontinent me representa qu'il-estoit nay en mon ame aussi tost presque que j'estois nay, et que l'affection que je portois à Circéne, avoit devancé celle que j'avois depuis eue pour Palinice, qui estoit cause de l'amitié de Clorian. Et par ainsi l'amitié estant venue long temps apres l'amour, fus-je injuste d'ordonner qu'elle cederait ? Nullement, ce me semble, puis que nous voyons que les loix appreuvent ceste primogeniture des peres envers leurs enfans, et qu'il me semble mesme que la nature le vueille ainsi. Voilà donc la raison qui me fit parler à Circéne de la sorte que Florice vous a dit, et jugez si je pouvois avoir outre cela plus d'obligation au contentement de quelque autre, qu'au mien propre.

Qu'elle ne m'aïlle donc point reprochant que j'ay trahy mon amy ; car si de deux maux il faut tous jours choisir le moindre, et si l'homicide de soy-mesme est plus grand que de quelque autre que ce soit, qui dira, s'il n'est hors du sens, que je n'aye bien fait de trahir plustost une amitié qu'un amour, et d'avoir plus d'esgard à la conservation de ma vie et de mon contentement, qu'à celle de Clorian ? Clorian m'ayme et j'ayme Circéne. Clorian me prie de parler pour luy à Circéne, et mon affection me fait la mesme requeste pour moy. Si je ne satisfais à Clorian, j'offence l'amitié que je luy porte ; si je ne satisfais à mon affection, j'of-fense Circéne, et Hylas. J'ayme Clorian, j'ayme aussi Hylas, et par là vous voyez que ces deux amitez pour le moins se contrepesent, car j'ayme bien autant Hylas que Clorian, voire eust-il avec luy tout le reste du monde. Mais l'amour que je porte à Circéne se joignant à l'amitié que je me porte, appesantit de cette sorte ce costé de la balance, que je ne tournay pas seulement les yeux sur Clorian, pour voir quel estoit son poids.

Je me laissay donc emporter à ce que je me devois, et pour vous monstrier que j'avois raison, les dieux approuverent mon dessein, le favorisant tellement, que Circéne, apres avoir esté recherchée de moy quelque temps, m'aima en fin peut-estre autant que je l'aimois ; et quand vous sçauriez les assurances que j'en ay receues, je veux croire que vous en diriez autant que moy. Mais parce qu'elle avoit des personnes à qui elle de voit donner de la satisfaction, et particulierement à sa mere, elle me pria de trouver bon qu'elle feignist d'aimer Clorian, parce qu'il y avoit apparence de mariage entre eux, estant d'une mesme ville, et d'une mesme condition. Et de plus, Clorian estant fort riche, sa mere sans doute auroit cette recherche agreable, au lieu que si la mienne eust esté descouverte, parce que j'estois estranger, et qu'on ne sçavoit pas mesme si je n'estois point marié, elle l'eust desapreuvée, et luy eust peut-estre deffendu de me voir.

Je fus tres-aise qu'elle m'eust fait cette ouverture, d'autant que je ne sçavois plus avec quelles paroles je devois entretenir Clorian plus longuement, luy ayant desja dit toutes les excuses que je pouvois, parce que luy qui me voyoit d'ordinaire pres de Circéne, feignant que c'estoit pour parler pour luy, il commençoit d'entrer en doute de moy, voyant que je ne faisais rien à son advantage. Je fis donc entendre à Circéne tout ce qui s'estoit passé entre Clorian et moy,

et la charge qu'il m'avoit donnée de luy en parler. Mais, belle maistresse, je la luy dis en me moquant de luy, et le mesprisant bien fort, de peur que si je luy eusse repre-senté son affection telle que je l'eusse bien sceu faire, elle n'eust pris quelque envie de l'aimer. Et je le fis si dextrement, que Circéne eut plus de volonté encores de se servir de luy pour m'aymer avec moins de soupçon, et me dit, que la raison qui luy en avoit fait faire choix, estoit que sa mere le luy avoit bien souvent pro-posé pour mary, et qu'elle avoit bien recogneu qu'il ne luy vouloit point de mal. Je me retire donc en cette intention vers Clorian, à qui je fains un long discours pour luy faire trouver meilleur ce que je luy voulois dire. Je luy raconte des paroles, des responses, et des repliques merveilleses que je disois avoir faites à son avantage, et dont il n'avoit pas esté dit un mot ; et en fin je l'asseure que la declaration qu'il luy fera de son affection luy. sera agreable. Les remerciement qu'il me fit furent grands, et plus encor les offres de me servir en semblable occasion, dont je le remerciois de bon cœur, ne desirant pas d'estre entre ses mains,-comme je le tenois entre les miennes.

En fin il se resolut de parler à Circéne, selon mon advis, et se prepara à cette rencontre avec autant de crainte et de battement de cœur, que s'il eust deu entrer en camp clos contre le plus vail-lant champion de tous les Francs. Si est-ce que le courage que je luy donnois, et l'assurance que ses paroles seroient bien receues, luy firent en fin surmonter la crainte qui l'en avoit si long temps empesché. Et trouvant la commodité de luy parler, il luy dit son intention, avec les meilleures paroles qu'il peut inventer, desquelles la conclusion fut, qu'il luy portoit tant de respect, que sans moy il n'eust jamais eu la hardiesse de luy declarer son affection, encor qu'elle fust si juste, et si pleine d'honesteté, ne tendant qu'à l'espouser, qu'il penseroit bien qu'autre qu'elle ne s'en sçauroit offenser. —A la verité, luy respondit-elle, vous avez un fort bon amy en Hylas, et vous le devez croire tel, et le conserver par tous les moyens qui vous seront possibles, y ayant plus d'un mois que continuellement il me parle de vous. Vous entendrez par luy que je ne suis pas si méconnoissante que vous m'estimez, et que je sçay bien qu'une personne de vostre merite oblige une fille, quand il la recherche avec le dessein que vostre amy m'a assure que vous avez. Cela estant, vous devez croire que je vivray avec vous, comme le requiert une si honneste affection ; mais je seray tres-aise que Hylas soit tesmoin de tout ce qui se passera entre nous, afin qu'il condamne celuy qui aura le tort.

J'abregeray ce discours, ma belle Phillis, parce que si je me voulois autant arrester en tous les autres, il faudroit un siecle pour vous redire les accidens qui me sont arrivez.

Sçachez donc que depuis ce jour, voilà Clorian tellement em-barqué, qu'il n'y avoit point de moyen de l'en retirer. Et parce que les parens commencerent de s'en prendre garde, il fallut que je fisse entendre à la mere, que Clorian avoit dessein de l'espouser et que d'autant que j'avois jugé ce parti n'estre point desavantageux pour Circéne, j'y avois apporté tout ce qui m'avoit esté possible, mais que n'en ayant point parlé à son pere, et à sa mere, il desiroit que cette declaration fust secret te. La mere de Circéne, qui sçavoit que Clorian estoit riche, et bien apparenté, me remercia de ce bon office, et en fin me pria, que s'il avoit cette volonté, il luy en dist quelque chose, et qu'elle le tiendroit si secret qu'il luy plairoit, mais qu'elle desiroit avoir cette satisfaction de luy. Je l'assuray qu'il n'y manqueront point ; et de fait, quelques jours apres, nous l'allasmes trouver en son logis, où Clorian luy en dit encore plus que je n'avois fait. Voilà donc toutes choses en-bon estat; car pour moy j'estois bien venu aupres de la mere, tres bien aupres de Clorian, mais mieux encores auprès de Circéne. Or voyez à quoy je fus reduit pour faire semblant que je n'estois point amoureux de cette belle fille : j'estois contraint de quitter la place à Clorian, et de parler pour luy. S'il y avoit quelque compagnie, je me mettois devant eux, à fin que, sans estre veu, Clorian luy baisast les mains, mais je mourois

quand je voyois que quelquefois il luy baisoit la bouche, et toutesfois cela est bien souvent advenu en ma présence. Et quoy qu'il me déplust beaucoup, et plus encores à Circéne, si nous y contreignions-nous pour avoir subject de vivre privement, elle et moy, car la chere qui croyoit que je n'y fusse que pour Clorian, m'en donnoit toutes les commoditez que je voulois. Voire je diray bien d'avantage : je luy portois les lettres que Clorian luy escrivoit, et le plus souvent je faisois la response, et elle ne faisoit que la rescrire, et Dieu sçait si c'estoit sans rire, et sans bien passer nostre temps à ses despens.

Je vivois donc de ceste sorte, le plus content homme du monde, lors que la fortune voulut tourner la roue tout à rebours ; toutesfois j e n'en eus pas tant de mal qu'un autre eust bien peu recevoir, ayant une très-bonne recette à toutes ces maladies. Les festes des Bacchanales estoient presque parachevées, lors que Clorian et moy nous resolumes de maintenir un tournoy. Clorian fit peindre pour sa devise une Circé, avec le visage de Circéne, qui transformoit par ses breuvages les compagnons d'Ulysse en diverses sortes d'animaux, avec ce mot : l'autre avoit moins de charmes. Quant à moy, n'osant me declarer comme luy, je voulus, un peu déguiser son nom, et peignis une Sirene, et Ulysse lié dans son vaisseau avec ces mots : quels liens faudroit-il ? Je pen-sois avoir bien travaillé, et qu'elle m'en seroit infiniment obligée, et voyez ce qui en advint.

Il y avoit de fortune une belle fille dans Lyon, qui se nommoit Parthenopé, assez voisine du logis où je demeurois, avec laquelle toutesfois je n'avois jamais eu grande familiarité, et si n'en sçaurois dire la cause, car ce n'estoit pas mon humeur d'avoir de belles voisines sans les visiter. Quand je fus sur les rangs, et que chacun eust dit son avis de nostre entrée dans le champ, les plus curieux voulurent deviner nos devises. Quant à celle de Clorian, il n'y eust celuy qui ne la devinast aisément, le visage de Circéne et l'équivoque du nom la decouvrant assez. Mais pour la mienne, il n'y avoit personne qui en peust venir à bout. En fin, un vieil chevalier qui estoit parmy les dames, sur l'eschaffaut où estoit Circéne, et Parthenopé, et que l'aage dispensoit de vestir le harmois, respondit froidement : Il est aisé de descouvrir son intention. Et lors, s'adressant à Parthenopé : C'est pour vous, la belle, luy dit-il, qu'il entre au camp. Elle rougit, car elle se sentoit accusée à tort, et luy respondit comme surprise : Si c'est pour moy, il est vrayment bien secret et dissimulé, puis qu'il ne m'en a rien dit. — Prenez garde, respondit Circéne, qui se sentoit picquée, que vous ne le soyez plus que luy, en le voulant dissimuler mieux qu'il n'a sceu faire. — Il m'est aisé, respondit Parthenopé, de dis-simuler une chose que je ne sçay pas, ny celuy non plus qui l'a dite, sinon par opinion. — Si vous voulez sçavoir, respondit le vieil chevalier, qui me l'a fait juger ainsi, je le vous diray, et m'asseure que vous ferez un jugement semblable au mien. — Je seray bien aise, respondit-elle, d'apprendre ce secret de vous. — Vous voyez, reprit alors le vieil chevalier, qu'il porte une Sirene en son escu, avec ces mots : quels liens faudroit-il ? Il ne pouvoit vous nommer plus clairement que par la peinture d'une Sirene, parce que les anciens ont tenu que les Sirenes estoient trois filles d'Achelois, et de la nymphe Calliope, et se nommoient Ligée, Leucosie, et Parthenopé ; et vous, vous appelant Parthenopé, il estoit bien malaisé qu'il peust vous faire voir plus clairement son intention, que par une Sirene, et un Ulysse lié à l'arbre de son vaisseau, voulant entendre qu'il n'y a rien qui le peust empescher de se donner à vous, si par vos faveurs vous le vouliez rendre vostre.

Alors toute la troupe frappant des mains, s'escria: Ah Parthenopé ! vous nous l'avez tenu bien secret, mais il vaut autant l'advouer maintenant que de le nier. — Quant à moy, dit-elle, ce m'est tout un, et que cela soit, ou non, il m'importe fort peu. — Vous ne vous faszerez donc point, dit Circéne, que nous le nommions vostre chevalier ? — Je ne m'en soucie point, dit-elle, mais prenez garde que vous ne l'accusiez à faux. Ce bruit courut incontinent parmy

les dames, que j'estois le chevalier de la Sirene, et Clorian de Circéne, et qu'on verroit laquelle auroit meilleure fortune en ce tournoy. Quant à moy, je n'en sçavois rien, et prenois bien garde que quand je passois sous l'eschaffaut de Circéne, elle me crioit : A Dieu chevalier de Parthenopé, mais je ne sçavois ce qu'elle vouloit dire. En fin le tournoy parachevé, chacun se retira, et nous semblant d'avoir bien fait nostre devoir, Clorian et moy, aussi tost que nous fusmes desarmez, et que nous eusmes changé d'habit, nous allasmes chez Circéne. Mais elle, qui estoit infiniment picquée contre moy, ne me fit pas l'accueil qu'elle souloit ; au contraire, quand je luy voulois parler, elle ne me disoit autre chose, sinon : Laissez moy en paix, chevalier de la Sirene. Et se tournant de Vautre costé, avec une façon de mespris, ne me respondoit qu'avec peine.

J'estois tant innocent de ce qu'elle m'accusoit, que je n'y songeois point, et ne sçavois pourquoy elle me traittoit de cette sorte, si ce n'est que je ne me fusse pas bien acquitté à son gré de l'entreprise que nous avions faite, d'estre les soustenans en ce tournoy. Mais ne me semblant pas que j'eusse plus mal fait que mon compagnon, et voyant qu'elle luy faisoit bonne chere, je ne sçavois qu'en penser. Je me retire ce soir sans en sçavoir autre chose, car je ne peux tant faire que de parler à elle en particulier ; je m'en vais donques un peu mal satisfait de ma fortune, mais le lendemain il m'advint une rencontre qui ruina tout le reste de mes affaires.

Estant le matin dans le temple, j'y rencontray Parthenopé, avec une de ses tantes ; et de fortune m'estant mis aupres d'elle, je vis qu'elle me regarda d'un œil qui n'estoit point ennemy. Elle estoit belle, et par consequent de celles que par les loix de ma constance, je suis obligé d'aymer. Cela fut cause que je m'approchay un peu plus pres d'elle ; et lors que je cherchois un subject pour parler, elle s'aprocha et se pancha un peu de mon costé, et me dit : Comment vous trouvez-vous du tournoy ? — Je dois faire cette demande, luy dis-je, aux belles dames comme vous estes, puis que le jugement vous en demeure. — Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous y estes porté, car chacun est tesmoin qu'il ne se pouvoit mieux ; mais je suis curieuse de sçavoir si vous ne. vous estes point trouvé las de la peine que vous y eustes. — Puis que vous'faites, luy repliquay-je, un juge-ment si avantageux pour moy, seroit-il possible que j'en puisse ressentir quelque peine ? Nous estions en lieu, où les longs dis-cours n'est oient pas bien seants ; cela fut cause qu'elle ne me respondit qu'avec un sousris, et en baissant la teste de mon costé.

Or les prieres, et devotions estant finies, elles sortent hors du temple ; et moy, me semblant que ces dernieres paroles m'obligeoient à les accompagner jusques en leur logis, qui estoit fort proche de ce temple, je pris sous le bras Parthenopé, et par les chemins je sceus l'opinion que chacun avoit eue que je fusse entré au tournoy comme son chevalier. Quant à moy qui estois bien aise de couvrir l'affection que je portois à Circéne, et qui outre cela n'eusse jamais refusé les bonnes graces de Parthenopé, luy respondis qu'il estoit vray, et que n'ayant osé le luy declarer par mes paroles, j'avois choisi cette voye.

Après plusieurs discours, et que nous fusmes arrivez en son logis, elle osta son escharpe qui luy couvroit la teste, et la mit sur la table, et puis osta son masque, et tournant le dos au feu, se chauffoit en me parlant. Et je cognoissois bien qu'elle n'avoit point eu desagreable ce qui s'estoit passé, puis qu'elle en renouvelloit tousjours le discours ; et plus je voyois que mon service ne luy desplaisoit point, et plus j'en devenois amoureux. Enfin avant que partir, je pris cette escharpe qu'elle avoit posée sur la table, et me la mis au col, encor qu'elle y fist un peu de résis-tance ; mais je luy dis, qu'estant entré le jour precedent au tour-noy pour elle, sans avoir autre marque d'elle que mon affection, il estoit bien raisonnable que j'eusse celle-cy pour tesmoignage que j'estois sien. La difficulté qu'elle en fit ne fut pas grande, et par ainsi je



l'emportay, et l'eus tout le reste du jour au col. Toutesfois, parce que je ne voulois perdre Circéne, je me contraignis de n'aller point en lieu où elle me peust voir.

Mais celui de qui je me doutay le moins, qui estoit Clorian, luy dit sans autre dessein que de luy raconter de mes nouvelles, que j'estois le plus content qui fust jamais, pour les faveurs que je recevois de Parthenopé ; et là dessus luy parla de cette escharpe. Dieu sçait si ces paroles luy toucherent au cœur, car veritablement elle m'aimoit, et toutesfois elle n'en fit point de semblant. Mais lors que j'y allay le lendemain, sans que Clorian y fust : Et bien, me dit-elle, chevalier de la Sirene, qu'avez-vous, fait de vostre belle escharpe ? J'aimois Circéne beaucoup plus que Parthenopé, et ne voulois point la perdre pour si peu d'occasion ; cela fut cause qu'avec mille serments, je luy juray, qu'entrant au tournoy, je n'avois point pensé à Parthenopé, mais au nom de Circéne seulement, duquel ostant une lettre, on pouvoit faire Sirene. — Mais, dit-elle, pourquoy ne m'en parlastes-vous point ? — Parce, luy respondis-je, que je croyois la chose si aisée, que je pensois que vous la recognoistriez. — Et de cette escharpe, adjousta-t'elle, qu'en dirons-nous ? — J'avoue, luy dis-je, que je la luy pris hier, mais ce ne fut que par maniere d'acquit, et comme desirieux de mieux celer l'affection que je vous porte. Elle demeura quelque temps sans me respondre, et puis elle reprit tout à coup la parole de cette sorte : Or bien, fiylas, j'en croiray tout ce que vous voudrez, pourveu que vous me contentiez en une chose. — Elle sera impossible, luy dis-je, si je ne la fais. — Donnez moy, me repliqua-t'elle, Tescharpe dont je vous parle, et je vous en donneray en eschange une autre qui vaudra mieux. Je fus en peine, et eusse bien voulu m'en excuser, mais il me fut impossible. Et oyez, je vous supplie, quelle fut sa resolution. Aussi tost qu'elle l'eust, elle se la mit au bras, et m'en donna une autre, qui sans mentir estoit beaucoup plus belle. Et le jour mesme, sçachant que je n'estois point en mon logis, elle s'en va avec quelques unes de ses amies, feignant de se promener, et passant devant ma porte, fait demander si j'estois au logis. Un homme qui me servoit, et qu'elle cognoissoit bien, vient parler à elle, et luy dit que je n'y estois pas. Nous voulions, luy dit-elle, cette bonne compagnie et moy, qu'il vinst au promenoir avec nous. Mais fais-nous un plaisir, va t'en dire à Parthenopé que nous l'attendons icy pour cet effect ; et afin que tu y ailles de meil-leur courage, voilà une escharpe que je te donne, et porte la tout aujourd'huy pour l'amour de moy. Et à ce mot, elle luy mit au col celle que j'avois eue de Parthenopé. Ce valet qui se sentit fort honoré de cette faveur, l'en remercia ; et pour luy obeyr, s'en alla courant faire son message à cette fille, qui voyant d'abord son escharpe au col de cet homme, eut opinion que je la luy faisois porter par mespris d'elle. Et depuis, oyant la harangue, cognut bien que cela venoit de Circéne, et que je la luy avois donnée ; ce qui l'offensa de sorte, que jamais depuis je ne peus renouer avec elle, et moins encore avec Circéne, qui se retira tout à fait de moy, quoy qu'elle vist bien que je Paymois d'avan-tage. Mais tenant à cette maxime, qu'il faut hayr ceux que Ton a offencez, sçachant que la trahison qu'elle m'avoit faite, estoit tres- grande, elle ne voulut jamais se fier en moy.

Je fus Contraint de retourner à Palinice, mais je n'y demeuray pas long temps, car le printemps estant desjà assez avancé, et de fortune s'estant trouvé cette année fort beau, un jour ces belles dames, se mettant ensemble plusieurs de compagnie, vou-lurent jouir de la douceur des champs. Et pour y aller plus à leur commodité, entrerent dans un bateau, et remontant contremont le paisible Arar, passoient le temps tantost à la musique des instrumens, tantost à celle des voix, -et quelquefois mettant pied à terre, dansoient à des chansons qu'elles disoient tour à tour. De malheur je n'avois autre cognoissance en cette troupe, que celle de Palinice, et Circéne ; toutesfois je ne laissay de me mettre parmy elles, et les entretenir toutes. Je voyois bien qu'elles se demandoient à l'aureille qui j'estois, et que

Palinice avoit assez d'affaire à dire mon nom à toutes celles qui s'en enqueroient. Mais cela ayant duré quelque temps, je fus incontinent apres aussi cogneu que personne de la troupe, parce qu'entrant en discours avec la premiere qui se presentoit, elles trouverent mon humeur si agreable, qu'il n'y en eust une seule qui ne voulust estre de mes amies.

Tant que le bateau alla contremont, encor que l'Arar coule si doucement, que bien souvent on ne peut remarquer de quel costé il descend, si est-ce que quelque fois il faisoit un peu de bruit contre les aix, et cela fut cause qu'on ne se servit que des instruments ; sinon qu'interrompant quelquefois la musique, elles discouraient bien souvent aux despens de ceux qui n'en pouvoient mais. Mais quand on se laissa aller au courant de l'eau, et qu'on n'oyoit plus qu'un petit gazouillis que l'onde fai-soit contre le bateau, comme glorieuse de porter une si belle charge, elles s'assirent dans le fond, et là celles qui avoient la voix bonne, chantoient ce qui leur venoit en fantaisie. Entre ces belles dames il y avoit plusieurs chevaliers et enfans des druides, qui s'estoient mis parmy elles, pour leur tenir compagnie, et passer le soir plus agreablement.

Ce fut en ce lieu où la premiere fois je vis Teombre. Cest homme avoit presque passé son automne avec une si bonne opinion de luy mesme qu'il pensoit que toutes les dames mourussent d'amour pour luy. Quant à moy, je ne peus jamais y remarquer chose qui me pleust ; toutesfois il est certain qu'il avoit des- mignar-dises qui ne des plaisoient point à quelques unes.

Entre les autres, Florice, à ce que je crois, l'avoit aymé : cette Florice à la verité est oit belle, et pouvoit conserver ce nom entre celles qui sont estimées belles. Elle estoit blanche et blonde, avoit tous les traicts de visage tres-beaux, mais sur tout les yeux si doux et attrayants, que j'advoue n'en avoir jamais veu de semblables. Elle avoit la taille si belle, et la façon si pleine de majesté, qu'on pouvoit aisément juger qu'elle n'es toit pas née parmy le peuple ; aussi estoit-elle de cette race qui se vante d'estre issue du grand Arioviste.

Et quoy que cette belle dame fust telle, qu'il n'y eust point en toute la contrée qui peut-estre ne luy deust céder, et en merite, et en beauté ; si est-ce que Teombre, fust pour le malheur d'elle ou autrement, en estoit plus aimé qu'autre qui fust dans la ville. Et parce qu'il y avoit desja quelque temps que cette amitié estoit commencée, et que la continuation en est quelquefois languis-sante, Teombre creut qu'il la faloit ralumer par quelque jalousie, et pour ce sujet fit semblant d'aimer une jeune fille nommée Dorinde, qui avoit bien quelque beauté, mais qui cedoit en tout à Florice. Or ceste Dorinde pour lors estoit partie pour aller chez un de ses oncles, et y avoit quelques jours qu'elle estoit hors de la ville. Cela fut cause que Teombre, pour continuer sa feinte, quand ce fut à luy à chanter, prit son sujet sur cette Dorinde, et en dit quelques vers, dont je ne me sçaurois souvenir. Mais enfin le sujet estoit, qu'à son despart elle avoit fait serment d'avoir tousjours memoire de luy ; ce qu'il tenoit pour un si grand heur qu'il n'y avoit dieu dans le ciel, avec lequel il voulust changer sa fortune.

La belle Florice se sentit infiniment picquée de ces propos qui, dits en sa presence, sembloient l'offenser d'avantage ; et prenant la parole, comme si c'eust esté en deffence de Dorinde, qui en quelque façon luy touchoit d'alliance, elle luy respondit de ceste sorte :

#### SONNET

Dorinde se moqua de vous,  
Quand elle vous Uni ce langage,  
Sçachant bien qu'on peut sans outrage  
Promettre toute chose aux fous.  
Ou la vanité devostre ame  
Vous fait vanter qu'elle l'a dit.

Pour monstrier d'avoir du credit  
Aupres d'une si belle dame.

Mais soit quelle ait fait ce serment  
Pour chasser un fascheux amant,  
Promettre est un doux artifice :

Et quand on l'en devoit punir,  
Elle aimeroit mieux le supplice,  
Que non pas un tel souvenir.

Cette repartie faite si à propos par Florice me fut tant agreable que dés lors je me resolu de l'aimer, et la joindre à Palinice et à Circéne. Et presque en même temps, costoyant un beau pré, elles furent toutes d'avis de mettre pied à terre, pour jouir de la beauté du lieu ; quelques-unes soudain commencerent de chanter, d'autres de danser à leurs chansons, et d'autres de cueillir des fleurs, ou de se promener.

Florice fut de celles qui, espanchées par le pré, faisoient des bouquets et des guirlandes. Elle estoit alors assise sur ses talons, et separée de la troupe, s'entretenoit peut-estre de ce que Teombre venoit de dire. Je m'approchay d'elle, non pas pour m'y embarquer du tout, mais ayant deux desseins : l'un, de sonder s'il y feroit bon, et selon que je trouverois le passage, de passer plus outre, ou de m'en retirer ; et l'autre, pensant que Circéne, touchée de cette jalousie, ne voudroit pas me perdre, et viendroit peut-estre à quelque repentir. Mais il advint autrement, comme vous entendrez. Mettant donc un genouil en terre pour luy parler plus aisément, je faisois semblant de luy ayder à cueillir des fleurs. Elle les prenoit de ma main avec beaucoup de civilité, non toutesfois sans s'estonner que, ne l'ayant jamais veue auparavant, je prisse cette peine. Je le recognus bien, mais sans luy en rien dire, je voulois attendre que ses paroles me donnassent occasion de luy faire entendre que je l'aymois, estant bien assuré qu'il estoit impossible qu'il n'advinst ainsi. Et ce qui me faisoit traiter celle-cy avec plus de respect, c'estoit la grandeur qu'elle tenoit, qui, à la verité, estoit telle que je n'eus jamais tant de crainte d'aborder pas une des autres que j'ay aimées.

Et voyez si je ne devine pas quelquefois. Il avint tout ainsi que je l'avois pensé. Car apres avoir receu plusieurs fois les fleurs que je cueillois, en fin elle me dit que je prenois trop de peine, et. que je l'estimerois incivile de permettre que je continuasse. Tant s'en faut, luy dis-je, que cela soit, que je crois chacun estre obligé de vous rendre toutes sortes de services, puis que vous assistez si bien vos amies en leur absence. — Ne parlez-vous pas, me dit-elle, de Dorinde ? — C'est celle-là mesme, luy dis-je, en la personne de qui vous avez obligé toutes les autres. — Je ne sçaurois, dit-elle, souffrir la vanité de Teombre, car vous voyez quel il est, et toutesfois il pense et dit que nous mourons toutes d'amour pour luy. — Il faudroit bien, luy dis-je, que les dames eussent beaucoup d'amour, et peu de jugement, et me semble qu'il est plus propre pour le remede d'amour, que pour renseigner l'art d'aimer.

Florice alors me regardant avec un sousris : Je suis, me respondit-elle, de vostre opinion ; et de plus, si je voulois aymer, ce seroit le dernier de tous les hommes que je choisirois. — Ce seroit bien offenser les dieux qui vous ont faite telle que vous estes, luy dis-je, si vous profaniez pour luy tant de beautez. — Je sçay bien, me dit-elle, qu'il n'y a point de beauté en moy, mais je sçay encore mieux que je n'auray jamais amour pour luy. — Dieu vous rende, luy dis-je, plus veritable pour luy, que vous ne l'estes pour ce qui vous touche. Et si quelque autre que vous tenoit ce langage, il seroit mal-aysé que je le souffrisse, mais à vous, je ne puis faire autre responce sinon que si tous les yeux qui vous regardent, ne vous voyoient telle que je vous vois,

je pourrois penser que les miens peut-estre me vou-lussent tromper ; mais puis qu'ils font tous un mesme rap-port, je veux croire que la modestie est celle qui vous fait parler contre l'opinion de tous, encor que vos yeux ne voyent pas differemment des nostres. — Je crois, dit-elle, avec la verité, que mon visage n'a rien qui puisse meriter le nom que vous luy donnez, mais tel qu'il est, n'en parlons plus ; la continuation en est hors de saison et de peu de plaisir. — Je vous obeiray, luy dis-je, mais ce sera avec cette protestation que je ne parlay jamais plus selon ma creance, et que ce que vous me deffendez d'avoir en la bouche, je l'auray le reste de ma vie au profond du cœur.

Nous eussions continué, n'eust esté que ses compagnes l'appellerent, qui estaient desja entrées dans le bateau. Elle se leva donc sans me respondre, et ramassant ses fleurs dans l'un des pans de sa robe, je la pris sous les bras, et la conduisis dans sa troupe, où n'osant reprendre le discours que nous avions laissé, de peur de paroistre trop hardy (car c'est un tesmoignage de n'aimer guiere, que d'avoir trop de hardiesse en ces premieres declarations) je me contentay pour cette fois de ce que je luy en avois dit. Et parce que la musique ayant quelque temps continué, en fin elle cessa pour laisser ouyr les voix de ceux qui chantoient. Quand Ce vint à mon rang, je chantay les vers que je vous vay dire, pour asseurer Florice, que tout ce que je luy avois dit, estoit veritable.

SONNET

### SERMENTS AMOUREUX

Belle, de mes desirs vous estes le trespas,  
Et c'est vous toutesfois que seule je desire,  
J'en jure vos beaux yeux que le soleil admire,  
Et j'en jure mon cœur, surpris de vos appas.

J'en jure vos douceurs, qui sont tout mon soulas,  
J'en jure vos desdains, qui sont tout mon martyre  
J'en jure mes douleurs, tesmoins de vostre empire,  
J'en jure ces plaisirs qu'avoir je ne puis pas.

J'en jure les amours, amoureux de vous-mesme,  
J'en jure ces beautez, qui font que l'on vous ayme,  
J'en jure mes espoirs, encor que bien petits.

J'en jure ces desirs que vous me faites naistre,  
Bref j'en jure par vous, sans qui je ne veux estre,  
Encor ne croirez-vous ce que je vous en dis.

Or, belle Phillis, voicy un grand commencement d'affaires, car depuis que j'eus veu Florice, il me fut impossible de m'en retirer ; et toutesfois il me faschoit fort de perdre Palinice, tant pour l'obligation que je luy avois, que parce que veritablement c'estoit une veufve, qui meritoit d'estre servie. Outre que j'avois desja trop de regret de la perte de Circéne ; car ce jeune esprit ayant esté offencé, se roidit tousjours contre toutes les raisons que je luy peus dire. Et toutesfois, encor qu'elle ne m'aimast point, si ne laissoit-elle pas d'estre fashée que Florice me possedast plus absolument qu'elle n'avoit jamais peu faire, luy semblant que c'estoit un tesmoignage de son peu de beauté. Et cela fut cause qu'elle me faisoit tous les mauvais offices qu'elle pouvoit, tant envers Palinice, de qui elle avoit recogneu l'amour, qu'envers Florice, pour qui mon affection n'estoit que trop appa-rente. Mais il advint que ses contrarietez me

furent utiles, et qu'elle fit plus pour moy que mes services peut-estre n'eussent peu faire de long temps ; parce que Florice reconnut incontinent que Circéne parloit avec passion, et cela estoit cause qu'elle ne luy adjoustoit point de foy, et au contraire, considerant mes actions de plus pres, elle commença de les trouver agreables, et peu à peu de s'y plaire. Et lors Amour prenant cette occasion, comme fin et ruzé qu'il est, se glissa insensiblement dans son'ame. Mais parce que je desirois de conserver Palinice, je ne fus pas sans peine.

Et apprens, Silvandre, cecy de moy, dit-il, se tournant vers le berger, qu'il n'y a rien que les femmes estiment d'avantage, que ceux qui sont amoureux d'elles. — Ny qu'elles mesprisent d'avantage, adjousta Silvandre, que ceux qui les délaissent pour quelque autre.

— Ce fut aussi, continua Hylas, cette considération qui me fit résoudre de conserver l'amitié de toutes, s'il m'estoit possible, mais ce fut en vain, d'autant que Florice avoit trop de vanité, et trop bonne opinion de ses merites, pour vouloir un cœur qu'il fallust partager avec quelque autre. Cette ame orgueilleuse voulut estre seule maistresse, et tant qu'elle ne m'aima, guiere, elle le souffrit, mais lors qu'elle resolut de n'aimer que moy, il n'en fallut plus parler. Elle eut bonne grace une fois qu'elle m'asseuroit de m'aimer. — Mais luy dis-je, que ferons-nous de Teombre ? (comme voulant le luy reprocher). Elle me respondit incontinent pour me rendre la pareille : Nous le donnerons à Palinice. J'entendis bien ce qu'elle vouloit dire, et dès lors je luy juray de n'aimer jamais que Florice, et que si elle se vouloit bannir de la veue de Teombre, je luy promettois de jamais ne regarder Palinice. — Non point, dit-elle, pource que vous m'en dites, mais parce que veritablement il me desplait, je vous jure et proteste par la foy que vous devez avoir en moy, que jamais je ne l'aimeray, et que, s'il estoit bien seant, je me bannirois de sa veue ; mais cette action me blesseroit plus que vous n'en sçauriez avoir de satisfaction, comme vous jugerez bien, lors que vous le considererez. Depuis ce temps, elle se donna toute à moy, et moy, contre mon naturel, me donnay de sorte à elle, que je me retiray de toute autre. Du matin jusques au soir je ne bougeois de son logis, sinon lors qu'elle en sortoit, et faloit bien que ceux qui la venoient visiter, fussent personnes signalées, si nous interrompions nos discours. J'estois en toutes ses parolles, et elle en tout ce que je disois ; et sembloit que nous ne sceussions faire un bon conte sans nous nommer ou nous prendre l'un l'autre pour tesmoin. Jugez si Palinice et Circéne trouvoient subject de parler. Cela fut cause que nous en prenant garde un peu trop tard, presque toute la ville estoit abreuvée de ceste amour. Et d'autant que la renommée prend des forces en allant, on en parloit de sorte au desavantage de Florice, qu'en fin ce bruit parvint à ses oreilles, par le moyen de quelques unes de ses amies qui l'en advertirent. Elle se repentit, mais trop tard, de s'estre conduite avec peu de prudence, et s'excusoit, en me parlant, qu'elle n'avoit jamais pensé de m'aimer tant qu'elle faisoit, et que cela l'avoit empeschée de prendre garde à ces visibles connoissances que nous donnions de nostre bonne volonté, mais qu'à l'advenir, pour les cacher mieux, il ne faloit plus que je la visse que le soir, afin d'estouffer, s'il se pouvoit, ce fascheux bruit. Je m'y contraignis quelque temps pour luy complaire, mais parce qu'elle ne s'ennuyoit guere moins d'estre privée de ma veue, que moy de l'estre de la sienne, nous resolumes de chercher quelque moyen pour estre plus longuement ensemble.

Après y avoir pensé quelque temps, elle me conseilla de faire semblant d'aimer quelques-unes de celles qui la voyoient plus familièrement, afin que sous ce prétexte je peusse demeurer auprès d'elle. Et lors qu'elle y eut long temps resvé, en fin elle n'en trouva point une plus à propos que Dorinde, tant à cause qu'il y avoit quelque alliance entre elles qui les rendoit plus familières, que parce que cette fille estoit assez belle, et non pas trop fine, encor que depuis elle prit bien de l'esprit et de la malice, comme je vous diray. Et quoy qu'elle ne fut pas si belle que Florice, ny mesme si advantagée de biens et d'une suite de grands ayeulx, si ne laissoit-

elle pas d'en voir beaucoup d'autres apres elle, qu'elle outrepassoit, fust pour sa beauté, fust pour ses merites.

Le jour que je me declaray son; serviteur, ce fut celuy que le peuple festoit pour la restauration de leur ville faite sous Neron, apres l'espouventable embrasement, dont le feu du ciel en une nuit l'avoit mise en cendres. En cette commune rejouissance, chacun s'efforçoit de s'habiller le mieux qui luy estoit possible, tant pour assister aux sacrifices qui se faisoient à Jupiter Restaurateur, et aux dieux Tutelaires, que pour se trouver aux jeux et spectacles publics. Dorinde, desireuse d'estre remarquée, ne faillit de s'agencer de tous les meilleurs artifices, avec lesquels elle pensa que sa beauté pouvoit estre accrue. Mais pour la conclusion de ce jour, que vous diray-je, ma belle Phillis ? vous particulariseray-je tous nos discours ? Ils seroient peut-estre ennuyeux. Et suffira que je vous face brievement entendre, que Dorinde ne partit point de l'assemblée que je ne luy eusse dit tant de choses de l'affection que je luy portois, qu'elle commença de le croire.

Ce fut ce mesme jour que je fis amitié avec un jeune chevalier nommé Periandre, homme à la vérité plein de civilité, de discretion et de courtoisie. Cestuy-cy m'ayant veu pres de Dorinde, et trouvant mon humeur à son gré, resolut de me rendre son amy ; et moy, de mon costé, desireux d'avoir des cognoissances en ce lieu où je faisois dessein de demeurer longuement, puis que l'amour le vouloit ainsi, je le jugeay personne de merite, et fus bien aise de l'avoir pour amy. Cela fut cause que nous estant rencontrés de mesme volonté, l'amitié fut plustost contractée entre luy et moy, que non pas avec Dorinde, quoy que Florice de son costé rapportast tout ce qui luy estoit possible, afin de mieux dissimuler. Mais la pauvrete ne prevoyoit pas qu'elle aiguisoit un fer qui luy feroit une bien cuisante blesseure ; parce que mon humeur n'estant pas de voir quelque chose de beau sans l'aimer peu à peu, je ne me donnay garde que je me trouvoy amoureux aussi bien de Dorinde que de Florice. Toutesfois j'aimois encores d'avantage Florice, comme à la vérité plus belle, et qui tenoit plus de rang.

Deux mois s'escoulerent de ceste sorte, et l'amitié de Periandre et de moy prit cependant un si grand accroissement, que d'ordinaire on nous appelloit le deux amis. Et parce que nous desirions de la conserver telle, afin de l'affermir d'avantage nous allasmes au sepulchre des deux amants, qui est hors de la porte qui a pris son nom de la pierre coupée ; et là, nous tenant chacun d'une main, et de l'autre des coings de la tombe, nous fismes, suivant la coustume du lieu, les serments reciproques d'une fidelle et parfaite amitié, appelant les ames de ces deux amants pour tesmoins du serment que nous faisons, et pour justes punisseurs de celuy qui manqueroit aux loix de l'amitié. Apres cette protestation, quelques jours se passerent que l'un n'avoit rien en l'ame qu'il ne descouvrist à l'autre.

Il advint qu'un matin (parce que le plus souvent nous couchions ensemble) apres avoir parlé quelque temps des affections des cheres et belles dames de la ville, en faisant le jugement tel que nous pouvoit permettre la cognoissance que nous en avions, il me demanda si je n'aimois rien. Et luy ayant respondu que ouy, il me dit qu'avant que de me demander qui estoit ma maistresse, il vouloit me descouvrir la sienne. – Je veux, luy dis-je, estre le premier en cette franchise, puis que vous avez esté le premier à m'en parler. Et lors je luy racontay toute la recherche que j'avois faite à Dorinde depuis deux mois, sans luy parler en façon quelconque de Florice, tant parce que je l'aimois d'avantage, et qu'à cette occasion je desirois que cette amour fust secrette, que d'autant que je sçavois qu'un de ses parens la recherchoit pour l'espouser. Aussi tost que je luy eus nommé Dorinde : Comment, reprit-il, vous aimez Dorinde ? Dorinde, qui est fille d'Arcingentorix ? – C'est celle-là mesme, luy dis-je, et vous assure qu'il y a plus de six mois qu je la recherche. – Ah Dieu ! s'escria-t'il, comme l'amour m'a cruellement traitté ! Et apres s'estre teu quelque temps : Je vous jure, dit-il, et vous

proteste que c'est la mesme, à qui l'amour m'a donné il y a longtemps. Me pouvoit-il avenir un plus grand malheur, puis que la mort m'est aussi douce que de m'en retirer, et que c'est offenser nostre amitié de continuer !

Je fus fort estonné, luy oyant tenir ce langage ; car, encor que je l'aimasse, si est-ce que je me faschois de luy laisser Dorinde de qui l'amour me chatouilloit de nouveaux desirs. Et pource, apres avoir tenu les yeux contre le ciel du lict quelque temps, comme une personne interdite, en fin je luy parlay de cette sorte : Mon frere, puis que cette amour est née en nous avant que nostre amitié, tant s'en faut que nostre amitié s'en doive plaindre, qu'au contraire elle la doit tenir comme un tesmoignage de la conformité de nos humeurs, par laquelle nous avons esté poussez à aymer une mesme chose. Mais n'y ayant point eu d'offense par le passé, il faut que nostre prudence empesche qu'il n'y en ait point aussi à l'advenir. Et pour couper chemin à tout ce qui en peut estre, voyons à qui cette belle dame demeurera. De penser que nostre amitié nous la face quitter l'un à l'autre, ce seroit une tyrannie, et non pas une amitié ; de croire aussi que nous puissions estre amis et rivaux, c'est une folie. Que faut-il donc que nous fassions ? Remettons le tout à la raison, et voyons lequel elle aime le plus, et me dites par le serment que nous avons faict sur la tombe des deux amants, si vous reconnoissez qu'elle vous aime, et quel tesmoignage elle vous en a donné. Il me respondit : Je vous jure, mon frere, que je ne vous mentiray jamais, ny en cecy, ny en chose quelconque que vous veuillez sçavoir de moy, non pas mesmes quand il y iroit cent fois de ma vie. Sçachez donc qu'il est impossible que je vous puisse asseurer si elle m'aime, estant si discrete que sa modestie cache tout ce qu'elle en pourroit avoir en l'ame. – Or puis, luy dis-je, que nous sommes en cet estat (car je ne reconnois encores rien en elle, qui me soit plus avantageux qu'à vous, jurons par nostre amitié l'un à l'autre, et appellons-y toutes les deitez qui vengent plus rigoureusement le parjure, que le premier de nous qui retirera plus d'amitié d'elle, et qui en rendra plus de tesmoignage à l'autre, la possedera tout seul. Par ce moyen nous n'offenserons point nostre amitié, puis la raison sera celle, qui ordonnera de cet affaire, estant tres-raisonnable qu'à celui qu'elle aymera le plus, l'autre la quitte et delaisse. – Je trouve, respondit Periandre, que vostre proposition est fort juste, car de s'en departir à cette heure, ce seroit faire un trop violent effort à nostre volonté ; ce que nous ne ferons pas, lors que celui qui se verra mesprisé s'armera du desdain et du despit contre les forces de l'amour. Et je jure tous les dieux de n'y contrevenir jamais.

Or, gentil Paris, considerez quel est le naturel de la plus part des hommes. Avant que Periandre m'eust declaré son affection, j'aymois certes Dorinde, mais beaucoup moins que je ne fis depuis ; et sembla que, comme le brasier s'augmente par l'agitation du vent, de mesme mon affection prit beaucoup plus de violence par la contrariété de celle de Periandre. Cela fut cause que je me donnay à elle plus qu'auparavant ; mais l'ayant recherchée quelques jours sans effet, et craignant que Periandre, pour estre de la ville, et avoir beaucoup de parents des plus remarquables du lieu, ne s'avançast plus en ses bonnes graces que moy, je me resolus de le prevenir, et attacher, comme on dit, de la peau du renard où defailloit celle du lyon. Je recours donc à la ruze, me semblant qu'en amour toutes finesses sont justes.

Je fis faire secrettement un miroir de la grandeur de la main, que je fis enrichir autant qu'il me fut possible, soit par l'esmail qui estoit mis sur l'or, soit par les descoupires des chiffres qui en augmentoient et la valeur, et la beauté, et apres m'estre fait peindre le plus au naturel qu'il fut possible au renommé Zeuxide, je fis mettre mon pourtraict entre la glace et la table d'or qui la soustenoit, sans qu'il y eust moyen de l'ouvrir, de peur qu'on ne vint à descouvrir mon artifice. Et puis m'acostant d'une vieille femme qui gaignoit sa vie à porter vendre des dorures et pierreries dans les maisons particulieres, je luy fis entendre que j'avois envie de tirer de

l'argent de ce miroir, et qu'elle me feroit plaisir si elle sçavoit quelqu'une de ses amies qui le voulust, je le luy laisserois à quelque prix que ce fust. Elle me respondit que jamais les choses qui se faisoient à la haste n'estoient bien, que toutesfois elle tascheroit de m'y servir. De cette sorte elle s'en va avec mon miroir. Mais elle ne fut pas plustost sortie de mon logis que je la renvoyay querir, luy disant, que quand elle n'en trouveroit pas la moitié de ce qu'il valoit, elle le donast, d'autant que j'estois pressé. – Mais avant que de porter ailleurs, allez chez Arcingentorix, luy dis-je, j'ay sceu qu'il a une fille qu'il aime fort ; peut-estre sera-t'il bien aise de luy faire ce present. – Je vous jure, me respondit-elle, que c'estoit à luy à qui je faisois dessein de le presenter avant qu'à tout autre, parce qu'il y a long temps que je frequente en sa maison. – Or, luy dis-je, allez donc, et avant que de le porter ailleurs, sçachez moy dire ce que le pere ou la fille en voudront donner.

Il ne sert à rien que je vous aille racontant les allées et venues de cette femme ; tant y a que ma ruze reussit, de sorte que Dorinde l'acheta, tant pour sa beauté, que pour le bon marché, n'en donnant pas le tiers de ce qu'il valoit. Estant donc mes affaires ainsi bien disposées, cinq ou six jours apres que je le veis à sa ceinture, et qu'elle le cherssoit fort, tant pour sa beauté, que suivant le naturel de plusieurs, qui ayant nouvellement recouvré quelque chose, l'ont beaucoup plus chere, je jugeay qu'il estoit necessaire de parachever mon dessein promptement, parce qu'il estoit à craindre que le verre estant fragile ne vint à estre cassé, et que mon pourtraict ne se decouvrist. Pour prevenir donc cet inconvenient, trouvant Periandre en commodité, je m'enquis de luy, s'il n'avoit rien avancé aupres de Dorinde. A quoy franchement il me respondit qu'il n'avoit non plus de cognoissance de sa bonne volonté, que le premier jour qu'il l'avoit veue ; qu'il ne sçavoit s'il en devoit accuser le naturel d'elle, ou le peu de merite qui estoit en luy, ou son trop de malheur ; que toutesfois, ce qui luy donnoit quelque espece de contentement, c'estoit de voir qu'elle traittoit de mesme avec tous les autres. – N'accusez point, luy dis-je, mon frere, ny vostre peu de merite, ny le naturel de Dorinde, car vous meritez beaucoup plus que cette fortune, et elle n'est pas insensible aux coups d'amour ; mais l'affection qui la possede est cause de cette froideur, et envers vous et envers tout autre. Et à fin de vous sortir d'erreur, encore que je sçache que cela pour le commencement vous desplaira, si ne laisseray-je de vous en dire la verité. Soyez assure, mon frere, luy dis-je en l'embrassant, et le baisant à la joue, que je la possede de sorte qu'elle ne voit que par mes yeux. Il est vray que je ne vis de ma vie une plus sage ny plus discrete amante que celle-là, car elle a tant de peur que sa passion soit recogneue, que jamais en public elle ne tourne la veue vers moy, qu'elle n'y soit contrainte par les loix de la civilité ; mais lors que nous sommes en particulier, si vous voyez les caresses extraordinaires qu'elle me fait, vous admireriez le commandement qu'elle a sur elle mesme, de n'en faire point de demonstration ailleurs. Et afin que vous ne pensiez pas que ce soit un conte inventé, encor que l'amitié qui est entre nous doive effacer toute telle meffiance, si vous en veuX-je donner cognoissance, qui vous assurera assez de tout ce que je vous dis. Mais je vous conjure par nostre amitié (puis que ce que je vous en dis n'est que pour vous oster de la tromperie, en quoy sa froideur vous retient) que vous ne me descouvriez jamais ; car cela ne vous pourroit profiter, et seroit cause de me ruiner envers elle. Et lors, me l'ayant juré, je continuay : Avez-vous point pris garde à un miroir qu'elle porte à la ceinture depuis quelques jours ? Et m'ayant répondu qu'ouy : Or, luy dis-je, elle le porte pour l'amour de moy ; et afin que vous n'en puissiez point douter, la premiere fois que vous serez aupres d'elle, cassez-en la glace et en otez un petit papier qui est entre deux, vous y trouverez dessous mon pourtraict. Il n'y a point de doute qu'elle sera bien marrie que vous l'ayez veue ; mais l'amitié que je vous porte, m'oblige de vous descouvrir ce secret, afin que vous sortiez de peine.



Periandre m'oyant tenir ce discours, demeura aussi immobile, que s'il eut veu le visage de Meduse, et apres avoir quelque temps resvé sur ce que je luy disois, il conclud que si cela estoit, il n'y avoit point de difficulté qu'il me la devoit quitter, et s'en retirer entierement. Et pour en sçavoir promptement la verité : Encores, me dit-il, que je ne doute de vos paroles, si seray-je bien ayse de me retirer de son service avec cognoissance de cause, et en sorte qu'elle ne me puisse accuser de legereté.

Il sort donc à l'heure mesme, et la va trouver en son logis, où de fortune Arcingentorix ny sa femme n'estoient point, mais Dorinde seulement, qui estoit demeurée pour entretenir deux jeunes dames, qui l'estoient venu visiter. Elle veritablement aimoit mieux Periandre que pas un de tous ceux qui la recherchoient, quoy qu'elle en fist peu de demonstration ; aussi tost qu'elle l'apperceut, elle l'alla recevoir avec sa courtoisie accoustumée. Mais luy qui estoit desja prevenu d'une tres-mauvaise opinion, jugeant que tout ce qu'elle en faisoit n'estoit que par faincte, commençoit desja de luy vouloir mal, et ne regardoit toutes ses actions qu'avec desdain.

Presque au mesme temps qu'il fut arrivé, ces dames s'en allerent. Et parce que Dorinde estoit innocente de la faute dont en son ame il l'accusoit, il s'estonnoit de voir franchise dont elle traittoit avec luy. Mais ne pouvant plus s'arrester en ce lieu, où il luy sembloit estre tant indignement trahy, il voulut voir si j'avois dit verité. Il luy prend donc son miroir, faisant semblant de le trouver beau ; et parce qu'il estoit debout et appuyé contre la table, il feignit de se laisser emporter au discours qu'il luy tenoit, et tournant le bras, le mit entre luy et un des coings.

Au bruit que fit la glace en se rompant, il fit semblant de tressaillir, comme l'ayant fait par mesgarde. Et voyant que le verre estoit rompu : Je vous en demande pardon, dit-il, ma maistresse, et je suis obligé par ma faute, d'y faire remettre une autre glace. Elle luy respondit que c'estoit peu de chose, et que cela ne meritoit pas qu'il en prist la peine. Et à ce mot elle tendit la main pour le reprendre, mais luy, ayant opinion qu'elle ne le luy vouloit laisser de peur qu'il ne veist le pourtrait qui y estoit, s'y opiniastroit d'avantage. Et en cette dispute il osta toute la glace, et ensemble le petit papier, et lors il vit que je luy avois dit vray. Encore qu'il eust bien desja creu à mes paroles, si est-ce que voyant mon pourtrait, il demeura si surpris qu'il ne sceut parler de quelque temps ; mais l'estonnement de Dorinde ne fut pas moindre.

Periandre qui sans parler regardoit quelquefois la peinture, et puis Dorinde, considerant l'estonnement de cette fille, eut opinion qu c'estoit pour mieux feindre, et parce transporté d'un puissant despit : Je diray par tout, luy dit-il, que vous estes nompareille, soit à bien aimer, soit à estre secrette, mais plus encores à sçavoir dissimuler. – Periandre, luy dit-elle, si j'estois la premiere qui eust esté trompée, j'aurois bien de la honte de le confesser. Mais croyez-en ce qu'il vous plaira, si vous feray- je tel serment que vous voudrez, que j'estois aussi ignorante de ce que je vois, que vous m'en voyez estonnée. – Les dieux ne punissent jamais, dit-il, les serments de ceux qui ayment ; c'est pourquoy je n'en veux point de vous que je sçay estre de ce nombre. Mais, d'autant que vous estes la premiere de qui l'humeur m'a deceu, je veux laisser la place à quelque autre, afin que pour le moins j'aye ce contentement de n'estre pas le dernier que vous tromperez, m'assurant bien que vos froideurs et vos dissimulations me donneront bien tost plusieurs compagnons. Et à ce mot il s'en alla avec plus de dépit et de colere qu'il n'en faisoit paroistre, d'autant que sa modestie luy lia la langue. Dorinde fit bien tout ce qu'elle peut pour le detromper, mais c'estoit luy persuader d'avantage qu'elle dissimuloit. Il s'en alla donc de cette sorte ; mais ne pouvant si tost se départir de son amitié, comme il estoit contraint, pour observer le serment que nous en avons fait, il se resolut de

s'esloigner, ne jugeant pas qu'il y eust un meilleur moyen pour vaincre cet amour, que l'absence, qui toutesfois ne luy servit de guiere, ainsi que je vous diray cy-apres.

Me voilà donc heureusement venu à bout de mon dessein, ayant la place libre. Mais quand je voulus aller voir Dorinde, gentil Paris, que ne me dit-elle point ? Elle avoit envoyé vers celle qui luy avoit vendu le miroir, et la contraignit de luy dire, de qui elle l'avoit eu, et sçachant que ç'avoit esté de moy, je ne vous sçaurois représenter la grandeur de sa colere. Perfide et trompeur, me dit-elle, comment avez-vous eu le courage d'offenser si mortellement une personne qui ne vous en a jamais donné occasion ? Comment, apres une si grande offense, avez vous l'effronterie de vous trouver devant ses yeux ?

Je m'estois desja bien préparé à ces reproches, mais encore ne les peus-je supporter sans rougir, et parce que je sçavois bien que de vouloir les arrester d'abord, c'estoit s'opposer à la furie d'un torrent impétueux, je pensay qu'il estoit à propos de laisser un peu escouler son juste courroux avant que de luy respondre. Et quand elle eut dit tout ce que je pensois qu'elle eust peu dire, je luy respondis de cette sorte : Je ne me plains nullement des reproches que vous me faites, car j'avoue que vous avez plus de raison d'en user ainsi contre moy, que si vous faisiez autrement. Mais je me plaindray bien avec sujet de l'amour, qui ayant mis tant de feux dans mon ame pour vous, vous a laissée si gelée pour moy ; puis que s'il eust esté juste, il eust en quelque sorte alenty ma trop ardente affection, et je m'eusse pas esté contraint de vous offenser, et eust un peu rechauffé cette grande froideur qui vous fait si mauvaise la ruse avec laquelle j'y chassé un rival d'aupres de vous. Mais je voy bien que vous me direz que je suis bien novice en amour, puis que je demande la raison en ce qu'il fait. Il est vray que je vous respondray que, s'il est ainsi, vous avez encore plus de tort, belle Dorinde, de vous plaindre de mes actions, si estant produites par l'amour, vous voulez toutesfois qu'elles soient reiglées à la raison. J'avoue que j'ay failly contre la raison, mais je nie que ce soit contre l'amour, et par ainsi recevez-moy, non pas comme raisonnable, mais comme amoureux, et d'autant plus deraisonnable, que je suis plus vivement atteint et possédé d'amour.

Ces paroles proferées avec toute l'affection qu'il m'estoit possible, firent en fin si grand effort en son ame, que quelques jours apres elle me remit toute l'offence que luy avois faite. Et voyez comme le malheur est quelquefois profitable : il advint depuis que ce qui avoit esté cause de sa colere, le fut d'augmenter sa bonne volonté ; car considerant l'artifice dont j'avois usé, elle eut opinion que veritable je l'aimois. Et cette connoissance fut cause que Teombre fut encor sans maistresse, car elle se donna entierement à moy, si bien qu'il sembloit que je n'aimasse que pour le faire hayr, et toutesfois j'aimois encor beaucoup d'avantage Florice que Dorinde. Il est vray que quand Dorinde commença de me favoriser plus de coustume, je commençay aussi de l'aymer d'avantage, car rien n'augmente tant mon affection que les faveurs.

Vivant donc de cette sorte avec toutes deux, Florice commença d'entrer en quelques soupçons, d'autant que le bruict commun de cette affection estoit trop grand. Cela fut cause qu'un jour elle m'en parla avec quelque sorte d'alteration, et moy qui veritablement l'aimois, luy juray tout ce qu'elle voulut : que ce n'estoit que son commandement qui me faisoit voir Dorinde ; qu'à la verité, estant aupres d'elle, je luy faisois expressément paroistre toute la bonne volonté qu'il m'estoit possible, à fin que le dessein que nous avions, fut mieux couvert ; que si elle trouvoit bon que je ne la visse plus, elle m'éviteroit une grande courvée, et si elle se regardoit en son miroir, et qu'apres, elle daignast jetter les yeux sur Dorinde, ceste veue l'asseureroit plus que toutes mes paroles. Bref, je luy en sceus tant dire qu'en fin je la remis en bonne opinion de moy ; si falut-il toutesfois luy promettre que je luy donnerois toutes les lettres que Dorinde m'écrivait. Voyez-vous, me dit-elle, ne me promettez point une chose que vous ne me vueillez tenir ; car ce seroit me perdre du tout, si je venois à recognoistre quelque

manquement de parole. – Jamais, luy dis-je, je ne contreviendray à chose que je promette à qui que ce soit, mais moins à Florice, qu'à tous les dieux ensemble.

Nous voilà donc remis mieux que nous n'avions point esté. Et parce que véritablement je n'avois rien de plus cher que Florice, et que toutefois je ne laissois pas d'aymer Dorinde, et de me plaire en sa compagnie, et mesmes aux faveurs que je recevois d'elle, bien tost apres j'usay d'une si grande recherche, que tout ainsi que cette dernière recevoit des lettres de moy, de mesme m'en escrivoit-elle ; et soudain je les portois à Florice qui les lisoit et les gardoit soigneusement.

A ce mot, Hylas voyant que Silvandre s'approchant de Diane, luy disoit quelque chose à l'oreille, et qu'apres ils sousrioient ensemble, interrompit le fil de son discours pour respondre à ce qu'il eut opinion qu'il avoit dit. Vous riez, luy dit-il, Silvandre, de ce qu'aimant Florice, toutefois je me plaisois aupres de Dorinde. Vous en pouvez faire de mesme de ceux qui esloignez de chez eux, passent les nuits entieres dans les logis où leurs journées s'adressent. Car si je rencontre le long du chemin qui me conduit aux felicitez de Florice, quelque contentement ou soulagement en la veue et conversation de Dorinde, contreviendray-je aux lois de la raison si je les reçois, et vostre austerité desnaturée ordonnera-t'elle que je refuse le bien que les dieux m'envoyent ? Et parce que Silvandre, pour ne l'interrompre, ne voulut point respondre, Hylas ayant quelque temps attendu, en fin voyant qu'il ne disoit mot, apres avoir hoché la teste, reprit de cette sorte le discours qu'il avoit laissé :

Or voyez ce qui advint de ces amours. La conversation ordinaire que j'eus avec Dorinde, commença de me la faire aimer d'avantage, et d'autant qu'une faveur receue de bonne volonté en attire une plus grande, elle me donnoit tous les jours de plus clairs tesmoignages de son amitié, qui fut cause que les lettres changeant aussi de stile, devindrent plus affectionnées que de coustume. Cela fut cause que je n'en donnois plus à Florice que fort rarement, et encores de celles qui avoient moins d'apparence de bonne volonté, gardant finement les autres. Je vesquis de ceste sorte quelque temps avec plus de plaisir que je ne sçaurois raconter, estant bien veu de toutes les deux. Mais d'autant que les dieux ordonnent que les plus grands contentements des hommes soient le plus aisement alterez, et se perdent plus facilement, ce bonheur ne me dura gueres, parce qu'il advint qu'un jour fouillant dans ma poche en la presence de Florice et de quelques autres de ses compagnes, elle y entrevit deux ou trois petites lettres pliées de la mesme sorte qu'estoient celles que je luy avois données de Dorinde. Elle soupçonna incontinent la verité, aussi avoit-il quelques jours que je ne luy en avois point donné, et dès lors se figurant qu'elle estoit trompée, resolut de me les desrober. Et parce que je n'y prenois pas garde, elle les prit fort aisément dans ma poche, cependant que je parlois aux autres, qui mesme faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour m'abuser, et luy donner plus de commodité de faire son larcin, ayant opinion que ce n'estoit que pour me les faire chercher. Elle les prit donc si dextrement que je n'en sentis rien, et les ayant cachées : Quand je m'en seray allée, dit-elle à une de ses compagnes, vous luy pourrez faire savoir que je les ay prises, si vous voyez qu'il en soit trop en peine. Ce qu'elle disoit pour m'en donner d'avantage. Elle partit incontinent, et ne fut plustost arrivée en son logis, que se renfermant dans son cabinet, elle les jetta toutes sur la table, et trouva qu'il y en avoit cinq, dont les unes paroissoient fraîchement escrites, et les autres de plus longue main. La première qu'elle prit, qui toutesfois estoit la dernière escrite, se trouva telle :

#### LETTRE DE DORINDE A HYLAS

Je m'y trouveray, puis que vous le voulez ainsi ; aussi seroit-il bien malaisé que vous y fussiez sans moy, puis que je ne suis jamais sans vous. Mais ressouvenez-vous d'avoir aussi bien les

yeux sur ma reputation, que sur nostre contentement. Quant à moy, lors que je sçay que vous voulez quelque chose de moy, je suis aveugle pour toute autre consideration. C'est donc à vous à y prendre garde, si vous m'aimez.

Et à Dieu jusques à ce que je voye celui qui est aimé de moy, et qui m'aime, si pour le moins les dieux me veulent rendre contente.

Quelle pensez-vous, ma belle Phillis, que devint Florice, quand elle leut ceste lettre ! Elle demeura tellement hors d'elle-mesme, qu'elle ne sçavoit si c'estoit songe ou non. En fin, sans dire un seul mot, elle mit la main sur la premiere qu'elle rencontra, qui fut telle :

## LETTRE DE DORINDE A HYLAS

Je croy de vostre affection encor plus que vous ne m'en dites. Mais pourquoy ne m'aimez-vous autant que je vous ayme ? Vous jurerez sans doute que vous m'aimez davantage. S'il est ainsi, pourquoy n'avez-vous aussi bonne opinion de mon amitié, que j'ay de la vostre ? Il ne sert à rien de dire que les femmes ne sçavent point aymer ; car vous avez tant d'experience du contraire, que vous estes le plus incredule de tous les hommes, si par mes effets vous ne croyez à mes paroles.

Voicy la troisieme qu'elle rencontra.

## LETTRE DE DORINDE A HYLAS

Je vous envoye ce pourtrait que vous avez désiré de moy, non pas pour vous faire perdre personne que vous ayez acquise, comme vous me fistes autresfois avec un semblable present, mais pour vous assurer que vous avez d'autant de puissance sur celle qui le vous envoye, que sur la peinture mesme que je vous remets entre les mains. S'il m'estoit permis, je serois aussi souvent avec vous, qu'elle sera heureuse en cela plus que moy, et moins heureuse seulement en ce qu'elle possedera ce bien sans le cognoistre, que sans le posseder j'estime plus que ma vie.

Jettant alors ceste lettre de despit sur la table, et de colere poussant les autres loing d'elle, elle se recula d'un pas, et se nouant les bras l'un dans l'autre, tint quelque temps les yeux fermes dessus ; et puis, comme revenant d'un profond sommeil : O dieux ! dit-elle, est-il possible que ce que je voy soit veritable ? Se peut-il faire, Hylas, que tu m'ayes trahy ? Est-il vray que tu te sois si long temps moqué de moy, et que je n'aye eu de veue pour remarquer tes trahisons ? Et se taisant encores pour quelque temps, tout à coup elle frappa des deux mains sur la table : Il ne sera pas vray, perfide, que ta trahison demeure impunie, je la descouvriray pour le moins à celle pour qui tu l'as commencée, encor que tu l'ayes parachevée en moy, et peut-estre se rendra-t'elle sage à mes despens.

Elle n'eust plustost fait ce dessein, que ramassant ces lettres, et prenant en sa liette les

autres, que je luy avois données, elle s'en alla trouver Dorinde, la pria d'aller en son cabinet, où estant : Ma belle parente, luy dit-elle, (car c'estoit ainsi qu'elle la nommoit) je vous veux rendre une preuve d'amitié qui n'est pas petite, mais je vous conjure de vous en servir avec prudence. Il y a quelque temps que Hylas vous recherche, et vous avez creu d'estre aimée de luy ; je viens icy pour vous detromper, et vous faire voir qu'il vous abuse. A ce mot Dorinde rougit, et voulant en faire la froide. Non non, dit Florice, ne pensez pas, ma parente, de pouvoir me cacher ce que je sçay mieux que vous. Je dis mieux, car vous sçavez seulement vostre intention, et vous ignorez la sienne, au lieu que je les sçay toutes deux. – Vrayment, dit Dorinde, si cela est, vous estes bien sçavante. Mais que sçavez-vous de moy ? – Je sçay, dit-elle, que vous l'aimez, que vous luy avez envoyé vostre peinture, et que vous recevez les assignations qu'il vous donne.

Dorinde qui se sentit convaincue par la verité, n'ayant pas l'effronterie de le nier, baissa les yeux, et rougissant encore d'avantage, se mit de honte la main sur le visage.

Qu'il ne vous ennuye point, Dorinde, continua-t'elle alors, que ces choses me soient connues, et au contraire, resjouissez-vous que le tout soit tumbé entre mes mains, et non point entre celles de quelque autre qui vous eust moins aimée. Et à l'advenir retirez-vous, si vous aymez vostre honneur, de l'amitié de cest homme qui ne vous recherche que pour se vanter des faveurs que vous luy faites, et à l'aventure pour en feindre plus qu'il n'y en a pas.

Il y a eu autresfois quelque familiarité entre luy et moy ; cela a esté causé, et faut croire que ç'a esté pour vostre bon heur, qu'il s'est adressé à moy. Je ne croy pas que vous ayez dit une seule parole qu'il ne m'ait racontée. Et parce qu'il seroit trop long de les vous redire, voyez, luy dit-elle, voicy la plus part des lettres que vous luy avez escrites, que vous ferez fort bien de brusler, afin qu'il ne s'en puisse prevaloir.

Dorinde, les ayant prises et recognues, advoua librement qu'elle avoit creu d'estre aimée de moy, et que cela l'avoit obligée à tout ce qu'elle avoit fait, mais qu'à l'advenir elle me haïroit au double de ce qu'elle m'avoit aymé, qu'elle luy avoit une infinie obligation de cet advertissement, et qu'elle montrait en cela qu'elle meritoit d'estre aymée et servie de tout le monde, puis qu'elle estoit si bonne amie.

Et apres, se mettant aux injures contre moy, il n'y eut mal que deux n'en dissent, mais beaucoup plus Dorinde, comme celle qui estoit, ce luy sembloit, la plus offensée.

Or Florice s'estant vangée de moy selon ses desirs, s'en retourna en son logis, resolue de ne m'aymer jamais, voire de ne me voir jamais s'il luy estoit possible. Mais lors que ce premier mouvement fut un peu passé, et qu'elle vint à se remettre en memoire les discours que Dorinde et elle avoient tenus, elle se ressouvint que quelque affection que j'eusse eu pour Dorinde, je ne luy avois point toutesfois parlé de l'amitié que je portois à Florice, ny d'aucune faveur que j'eusse reçue d'elle. Et tirant argument de là que je l'aymois encor plus que Dorinde, elle commença de se repentir de m'avoir fait une si grande offence, car elle croyoit bien que si j'eusse descouvert quelque chose d'elle à l'autre, qu'elle n'eut pas failly de le luy dire en cette occasion. Et plus elle s'arrestoit sur cette pensée, et plus elle se repentoit de sa promptitude. Car, disoit-elle, s'il l'a veue, j'en suis cause, s'il l'a recherchée, je le luy ay commandé, si elle l'a aymé, c'est parce qu'il est aymable, s'il a reçu les faveurs qu'elle luy a faites, ç'a esté au commencement pour mieux dissimuler, et en fin parce qu'estant jeune il n'y en a guiere de son aage qui refusent telles fortunes. Que s'il me les a dissimulées, c'est qu'il a creu que je m'en fascherois, ou que je les declarerois, et tout homme d'honneur est obligé de conserver la reputation de celles qui l'obligent. Mais qu'il ne m'ait toujours aymée davantage qu'elle, il n'y a point de doute, puis que parmy toutes les faveurs qu'il en a reçues, il ne luy a jamais parlé de nostre amitié. Ces pensées en fin la contraignirent de se condamner tout à fait

coupable, et d'avoir un extreme repentir de la faute qu'elle avoit faite, luy laissant un tres-grand desir de raccomoder ce qu'elle avoit deffait.

Au contraire, Dorinde justement animée contre moy, bruslant toute de courroux et de despit, apres s'estre noyée le sein de pleurs, profera seule dans son cabinet toutes les plus cruelles paroles que la douleur luy mit en la bouche. Et de fortune, ainsi qu'elle essuyoit ses yeux, j'arrivay chez elle. Et parce qu'elle m'ouyt marcher, et qu'elle se douta bien que c'estoit moy, elle courut pousser la porte qu'elle avoit laissée ouverte quand Florice estoit sortie, et que depuis elle ne s'estoit pas souvenue de refermer, tant elle avoit l'esprit ailleurs. Mais elle ne le peut faire si promptement que je ne visse ses yeux encore rouges de force de pleurer. Et lors que je m'estonnois et de ses larmes, et de ce qu'elle me refusoit l'entrée, elle r'ouvrit le cabinet, et m'appelant par mon nom et se mettant sur l'entrée : Et bien, dit-elle, meschant et traistre que tu es, ne te contentes-tu point encore de tes perfidies, ou si tu en desseignes de nouvelles à mon dommage ? Et parce que je ne luy respondis rien estant si surpris d'estonnement, que je ne pouvois parler : Peut-estre, dit-elle, ingrat et perfide, voudras-tu nier ta meschanceté ? Ah ! dit-elle, en me monstrant ses lettres, ressouviens-toy à qui tu as donné ces tesmoignages de ma facile creance, et sois certain que pas une de ces trahisons ne m'est incognue, et que cela a fait que tu n'auras jamais une plus cruelle ennemie. Et à ce mot, me donnant de la main contre l'estomac, me poussa hors de la porte qu'elle ferma sur elle d'une si grande promptitude que je ne l'en peus empescher.

C'est sans doute, ma belle maistresse, que je m'en allay, voyant qu'elle ne me vouloit point ouvrir, le plus confus homme du monde, mais de telle sorte animé contre Florice, que j'eusse acheté bien cherement un moyen de luy faire desplaisir, car j'avois sceu que c'estoit elle qui m'avoit pris mes lettres ; je voyois à ceste heure qu'elle les avoit données à Dorinde pour me desplaire. Je jugeay bien que ce n'estoit que l'envie, ou plustost la jalousie, qui luy avoit fait commettre ceste faute contre nostre amitié ; et pensant qu'il n'y auroit rien qui luy faschast d'avantage que de voir que je l'eusse quittée pour Dorinde, je me resolus par despit, de me despartir entierement d'elle, et de me donner tout à fait à l'autre. La difficulté estoit de rapaiser Dorinde, mais j'avois fait resolution de souffrir toute rigueur, et tout desdain d'elle, plustost que je ne me vengeasse de Florice.

En ce dessein, apres que quelques jours se furent escoulez, je trouvay moyen de surprendre Dorinde en son cabinet ; car le desplaisir qu'elle avoit receu la faisoit demeurer plus retirée qu'elle ne souloit. Et ayant poussé la porte sur moy, je me jettay si promptement à genoux qu'elle n'eut pas le loisir de s'en aller ; et là, apres plusieurs pardons que je luy demanday, je luy declaray la verité : à sçavoir, que Florice m'ayant longuement aymé, afin de tenir nostre amitié plus secrette, m'avoit commandé de faire semblant de la rechercher, qu'au commencement je l'avois fait par feinte, et qu'en ce temps-là je luy portois toutes ses lettres ; mais depuis, venant à l'aymer à bon escient, que je ne luy en avois plus donné. – Ah ! menteur, me dist-elle, et ne m'a-t'elle pas apporté les dernieres que je t'ay escrites ? – Il est vray, luy respondis-je, qu'elle les a eues, mais c'est parce qu'elle me les a desrobées ; et si vous ne m'en croyez, demandez-le à celles qui luy virent faire ce larrecin. Et lors je luy nommay les deux qui l'avoient veu, et qui me l'avoient dit. Et cela a esté cause que se voyant elle-mesme punie par sa propre invention, elle vous a déclaré ce qu'elle a creu qui pouvoit rompre nostre amitié. Mais amour n'est-il pas bien juste de luy avoir fait souffrir le mal qu'elle vous avoit préparé ? et n'estoit-elle pas bien outrecuidée, de penser que l'on peut faire semblant de vous aymer, et se servir de vostre beauté pour couvrir l'amitié qu'on luy porteroit ? Je ne veux point que les dieux me soient jamais favorables, si je ne la hay comme la chose du monde que je croy la plus hayssable, et si je ne vous ayme comme la seule personne de qui je desire les bonnes

graces. Ne vueillez que cette jalousie obtienne d'avantage par sa mesdisance sur vous, que mon affection, et que le despit qu'elle a eu d'avoir esté desdaignée pour vous ne me nuise, au lieu que cette consideration me devoit profiter.

Je luy tins encores quelques autres semblables paroles, avec lesquelles je n'eus pas d'abord ce que je desirois ; mais je la disposay bien, de sorte qu'après avoir verifié la larcin que Florice avoit fait de ses lettres, elle me pardonna, et peu après renoua nostre amitié de plus estroites obligations encore que les premières, ce qui me retira de sorte de Florice, que je ne faisois pas seulement semblant de l'avoir jamais veue. Et en cela je ne me contraignoïs nullement : car il estoit tres veritable qu'encores qu'elle fust plus belle que Dorinde, et beaucoup plus relevée, si est-ce que le despit m'avoit si bien changé les yeux que ceste beauté ne m'estoit point agreable, et que je la mesprisois.

Elle le supporta quelque temps, feignant de ne s'en soucier, et s'efforçoit de faire paroistre que mes actions luy estoient indifférentes ; mais en fin il falut venir aux regrets et au repentir de m'avoir perdu. Et d'autant qu'elle sçavoit bien que je l'avois aymée, et qu'une affection ne se perd pas aysément, elle creut que si elle faisoit semblant d'en aymer quelque autre, cela sans doute me r'appelleroit, et feroit revenir vers elle. Elle fit donc ce dessein, et cherchant en elle-mesme à qui elle se pourroit adresser pour me le faire croire plus aysément, elle n'en trouva point de plus à propos que Teombre, tant parce qu'elle jugeoit qu'il seroit plus disposé à recevoir de l'amour, que d'autant que je le croyois plustost, sçachant bien qu'elle en avoit autrefois esté aymée.

Elle commence donc de faire bonne chere à Teombre, luy parle, et monstre de se plaire à tout ce qu'il dit et qu'il fait, et quand elle voit que je m'en prens garde, c'est lors qu'elle en fait plus de cas, et qu'elle a plus de secrets à luy dire. Je remarquay incontinent ce renouvellement d'amitié, et le dis à Dorinde, qui en rioit avec moy, voyant que Teombre s'y rembarquoit. Et d'autant que Florice ne voyoit point que je revinsse comme elle s'estoit figuré, elle augmenta les faveurs qu'elle luy faisoit, de sorte que plusieurs ne pouvant approuver ceste vie, le dirent à ses parents, d'autant que le bruict de cette affection estoit si grand qu'il ne se pouvoit plus cacher, à quoy elle avoit esté containte, parce que pour me faire voir ses actions, il fallut qu'elle en fist de grandes demonstrations, et qu'au lieu de les cacher comme c'est l'ordinaire, elle les descouvrist à la veue de chascun, voire s'étudiast de les faire paroistre, autrement elles m'eussent esté incogneues, pource que je ne la voyois plus qu'en public, et bien souvent encor, estant en ces lieux là, je ne faisois pas semblant de la voir.

Or son pere estant adverty, comme j'ay dit, de ceste amour, l'en tansa infiniment, et plus encores sa mere, qui par toute la contrée avoit tousjours esté un exemple d'honneur et chasteté. Elle usa au commencement d'excuse ; mais en fin ne pouvant plus se couvrir, elle advoua, et dit qu'il estoit vray que Teombre la recherchoit, et qu'elle ne pouvoit pas empescher qu'on ne l'aimast. Mais la mere qui, en quelque sorte que ce fut, ne vouloit approuver cette vie, luy respondit pleine de colere, que Teombre ne donnoit pas tant cognoissance d'estre amoureux d'elle, qu'elle d'estre amoureuse de luy. A cela Florice toute confuse, respondit que Teombre la recherchoit avec tant d'honneur, qu'elle ne pouvoit moins faire que de recevoir son amitié de cette sorte, puis que c'estoit pour l'espouser. – Si cela est, respondit incontinent son pere, faites qu'il nous en prie, autrement nous dirons que vous l'avez inventé pour vous excuser. Elle qui veritablement craignoit et son pere et sa mere, et qui outre cela avoit tousjours vescu avec beaucoup de reputation, pensa estre necessaire que Teombre tinst quelque propos de mariage à ses parents, sans toutesfois qu'elle eust dessein de passer outre, esperant de rompre aisement le tout quand il seroit un peu avancé. Elle en parle donc à Teombre, qui plus content que je ne vous sçaurois représenter, ne perdit pas une

heure de temps, mais tout incontinent prie deux de ses oncles d'en porter la parole au pere et à la mere de Florice ; ce qu'ils firent avec de si honnestes offres qu'ils furent reçus comme ils eussent peu desirer. Car il estoit fort riche, et le party n'estoit point desavantageux pour Florice, ce qui estant bien recogneu et considéré par ses parens, ils ne voulurent point prolonger le temps, mais dès le jour mesme conclurent le mariage ; ce qu'ils firent d'autant plus librement qu'ils croyoient que c'estoit la volonté de leur fille.

Voilà donc Florice accordée à Teombre, voilà les articles passez, et ne falloit plus que la presenter au temple devant le Vacie. Pourrois-je bien, belle bergere, vous représenter l'estonnement de ceste fille, quand elle sceut ces nouvelles ? Son pere, pensant qu'elle en seroit fort aise, voulut luy-mesme les luy dire ; mais quand il luy fit entendre en quel estat estoient ses affaires, quoy qu'elle voulut feindre, si fut-elle contrainte de recourir aux larmes, dont le pere estonné : Et quoy, ma fille, luy dit-il, qu'est-ce que je vois ? Florice pleure de ce qu'elle a desiré ? – Mon pere, respondit-elle, quand j'aurois desiré ce que vous dites, je ne laisserois de ressentir ce coup qui me menace de me separer de vous, et de ma mere, et mesme m'estant advenu tant inopinément. – Comment, respondit le pere, ne m'en avez-vous pas parle la premiere, et ne m'avez-vous pas fait entendre que vous l'aviez agreable ? Il ne faut pas, mon enfant, que les choses qui sont à propos aillent trainant, si on en veut voir une bonne fin. – Je vous ay bien dit, mon pere, respondit la fille, toute en pleurs, que Teombre me recherchoit de mariage, mais je ne vous ay pas dit que je le desirasse. – Et n'est-ce pas vous, adjousta le pere, qui estes cause que Teombre en a parlé ? – Ç'a esté, repliqua-t'elle, par vostre commandement, et non pas de ma volonté ; et je croyois que vous me donneriez du temps à y penser et à m'y resoudre. – C'est bien pensé à vous, dit-il tout en colere, vous sçavez bien comme telles affaires se conduisent. Je voy bien que vous avez beaucoup fait de mariages en vostre temps, resolvez-vous que les choses estant de cette sorte avancées, je veux qu'elles se parachevent. Et quoy donc ? vous voulez estre encore servie, et donner occasion à chascun de faire contes de vous ? Voulez-vous pas avoir d'avantage de loisir pour me rapporter encor un peu plus de honte ? Non, non, contentez-vous, Florice, que j'ay rougy pour vous quand vos parents m'avertirent de vostre vie, et que je ne veux plus que cela m'advienne si je puis.

Et, à ce mot, la laissant seule, s'en alla trouver sa femme qui ayant sceu tous ces discours, vint vers elle toute en colere, et luy usa de parolles beaucoup plus rudes encores que son mary, luy faisant entendre pour conclusion qu'il n'y avoit rien qui peust empescher l'effect de ce mariage, que la mort, et qu'elle s'y resolut.

Voilà la pauvre Florice la plus affligée qui fut jamais ; car outre qu'elle se voyoit privée me moy, par surcroit d'ennuy, elle se voyoit entre les mains d'une personne qu'elle n'avoit jamais aymée, et qu'au contraire, elle hayissoit plus que le tombeau. Jugez en quelle confusion de pensée elle pouvoit estre, et combien elle avoit de divers combats en son ame. En fin elle resolut que la mort seroit celle qui la garentiroit de ces desplaisirs, non pas qu'elle eust le courage de se donner du fer dans le sein (car le penser seulement de telle cruauté la faisoit fremir) mais elle esperoit bien que la vie ne sçauroit luy demeurer longuement parmy tant de cruelles peines.

Et voyez que c'est que l'amour. Elle n'avoit point tant de regret de me perdre, ny de se voir à une personne qu'elle n'aymoit point que de penser que je jugerois mal de l'amitié qu'elle m'avoit portée. Car encor elle fust en colere contre moy à cause de Dorinde, si est-ce qu'elle ne laissoit point de m'aymer, m'excusant mesme en ce que je ne l'aimois plus, et s'accusant de ce deffaut d'amitié, pour l'offence qu'elle m'avoit faite. Estant en ceste peine, elle resolut d'avoir cette satisfaction de soy-mesme, puis qu'elle ne pouvoit éviter le mariage de Teombre,



de me faire sçavoir, pour le moins, que sa foy n'estoit point changée, ny que son affection ne seroit jamais autre que je l'avois esprouvée. La lettre fut telle.

## LETTRE DE FLORICE A HYLAS

Quand vous verrez cette escriture, peut-estre vous souviendrez-vous d'en avoir veu autresfois, lors que vous aymiez celle qui vous escrit et que vous avez tant offensée. Que s'il avient ainsi, jugez quelle est l'amitié que je vous ay portée, puis qu'après un si grand outrage, elle me fait mettre la main à la plume, pour vous faire sçavoir l'estat où se trouve celle que vous avez tant aymée, et qui vous ayme encores plus que toutes les choses du monde, en despit de toutes les injures que vous luy avez faites. Sçachez donc que sans y penser, et en feignant, je me vois toute à un autre remede, sinon que vous vueillez à cette heure celle que vous avez desja voulue tant de fois, m'assurant que mes parens choisiront tousjours plustost vostre alliance que celle de Teombre, à qui, hélas ! je suis destinée, si vous ne m'aymez autant que je vous ayme.

Lorsque ceste lettre me fut apportée, j'estois en peine du bruit qui couroit de ce mariage ; et quoy que je fusse, ce me sembloit, fort resolu d'estre tout à Dorinde, si est-ce que je ne laissois de ressentir la perte de Florice, car telle estimois-je l'alliance de Teombre. Et considerez la finesse d'Amour : il connoissoit bien que de m'attaquer tout ouvertement pour elle, il y perdrait sa peine, parce que j'estois encore en colere, il voulut donc me prendre d'un autre costé. Premièrement il me propose la haine que je portois à Teombre, combien peu il meritoit cet avantage, et puis me representant la beauté et les merites de Florice, me faisoit regretter que cet homme la possedast, me remettant en memoire toutes les faveurs que j'avois receues d'elle. Bref il les sceut de telle sorte imprimer en mon ame, que je me donnay garde que j'estois plus amoureux d'elle que de Dorinde. Si bien, que quand sa lettre me vint entre les mains, j'advoue que tournant les yeux d'un sain jugement sur sa beauté, sur sa qualité et sur ses merites, je reconnus que j'avois eu tort de l'avoir quittée pour une autre qui valoit moins, et m'en repentant je fis dessein de retourner vers elle. Il est vray, que lisant le remede qu'elle me proposoit pour rompre le mariage de Teombre, je ne sceus jamais m'y resoudre, hayssant ce lien cruel, plus que je ne sçauois vous dire, non pas pour le particulier de Florice, mais pour le regard de toutes les femmes, me semblant qu'il n'y a point de tyrannie entre les humains si grande que celle du mariage. Si estois-je bien combattu ; car d'un costé, Dorinde ne m'estoit point desagreable ; de l'autre, je ne pouvois souffrir que Teombre possedast Florice ; mais sur tout je ne voulois point l'espouser. Apres avoir longuement debatue en moy-mesme, je me resolus de renouer l'amour qui avoit esté entre nous, et de faire ce que je pourrois pour empescher que Teombre ne l'eust pas. Et pour mettre en effect cette pensée, je feignis de n'avoir receu la lettre qu'elle m'avoit escrite : ce que je fis aisément, parce que celuy qui l'apporta, l'avoit remise entre les mains d'un qui estoit en mon logis, pensant qu'il fust à moy, sans luy dire de la part de qui elle venoit, et par hazard il me la donna le soir quand je me retirois. L'ayant leue, je le priay de ne dire point que je l'eusse veue, mais que j'estois desja party, et prenant la plume, j'escrivis à Florice.

## LETTRE DE HYLAS A FLORICE

Vous avez donc le courage de vous donner à Teombre ? Vous avez donc si peu de memoire de l'amitié de Hylas, que vous luy vueillez preferer un tel homme ? Donques vous estes au monde, pour le contenter et moy pour vous regretter ? O dieux ! le permettez-vous ? ou le permettant, punirez-vous point ceste ingratte, et mescognoissante Florice ?

Or je faisois semblant de n'avoir receu sa lettre, afin qu'elle ne creut pas que ce fussent ses parolles, mais mon amour seulement qui me faisoit revenir vers elle, parce que si j'eusse esté poussé par ses prieres, il eust semblé que j'eusse eu moins d'affection qu'elle, ce que je ne voulois pas qu'elle pensast. Quand elle receut ma lettre, elle eut beaucoup de contentement de sçavoir que je l'aymois, et ne fut peu en peine de la sienne, voyant que je ne l'avois point receue. Elle me r'escrivit donques et me fit sçavoir qu'elle craignoit que sa lettre ne fust perdue, elle me la redisoit encores ; mais sans attendre sa responce, je fis semblant de partir de la ville, feignant d'y estre contraint pour ne pouvoir soustenir le veue de ce mariage. Et afin qu'elle le creust mieux, je donnay ordre que presque en mesme temps une autre lettre des miennes luy fust portée. Elle estoit telle.

## LETTRE DE HYLAS A FLORICE

Puis qu'il est impossible que Florice ne suive le cours de son malheureux destin, je pars de cette ville, ne pouvant souffrir une veue si deplorable pour moy. J'ayme mieux en apprendre le malheureux succez par mes oreilles que par mes yeux, reservant desormais ceuyx-cy pour pleurer un si miserable accident. Les dieux vous en donnent autant de contentement que vous m'en laissez peu, et vous le veuillent continuer aussi longuement que durera le cuisant regret que j'en ay et qui m'accompagnera dans le cercueil, où mesme je me plaindray de vostre changement, et de la rigueur de ma fortune.

Or, belle Phillis, je luy escrivois de ceste sorte afin qu'elle ne creust pas que j'eusse receu sa lettre, parce qu'autrement j'eusse esté obligé, si je n'eusse voulu me separer du tout de son amitié, de la demander en mariage. Et j'eusse plustost consenty à ma mort qu'à l'espouser, non pas que je ne l'estimasse infiniment, mais pour l'extreme horreur que j'ay de ce lien, et j'avois bien une si bonne opinion de moy, que je tenois pour certain qu'elle ne me seroit point refusée. Et de peur qu'elle ne fust en peine de la lettre qu'elle m'avoit escrite, je fis qu'elle luy fust rapportée par un des miens, qui luy fit entendre que j'estois party il y avoit deux ou trois jours et que d'autant qu'il ne sçavoit où j'estois allé, il luy rendoit cette lettre, de peur qu'elle ne se perdist. Elle ne cogneut point qu'elle eust esté ouverte, parce que la fermant avec la mesme soye, j'y avois mis le mesme cachet, d'autant qu'il y avoit long temps que nous en avions chacun un semblable. Elle reprit la lettre en soupirant, et puis s'enquit pourquoy je m'en estois allé, et quel si prompt affaire m'y avoit contraint. Il luy respondit, ayant été bien instruit par moy, qu'il n'en sçavoit autre chose sinon qu'il m'avoit jamais veu si triste que

j'estois à mon départ, et que je luy avois seulement commandé de l'attendre. Alors avec un grand soupir : Ah ! dit-elle, j'ay peur qu'il reviendra trop tard pour mon contentement. Et à ce mot, pour ne laisser voir ses larmes qui luy sortoient des yeux, elle s'en alla de l'autre costé. A son retour il me raconte tout ce qu'elle avoit dit, et fait, et il faut confesser que j'en eus pitié ; mais il me fut impossible de me resoudre à l'espouser. Je me tins donc caché tant que les nopces demeurerent à se faire, et d'heure à autre j'envoyois celuy qui lui avoit apporté sa lettre, pour apprendre des nouvelles. En fin je sceus que le tout estoit conclud, parce que Teombre avoit tant de volonté de l'espouser, qu'il passoit par dessus toute difficulté. Je vous serois ennuieux, belle maistresse, si je vous racontois tous les artifices dont elle usa, pour se demesler de cette confusion, mais je m'en tais, parce qu'ils furent tous inutiles, et je vous diray qu'en fin ne pouvant plus reculer, le soir avant que de signer le contract de mariage, elle m'escrivit telles parolles.

## LETTRE DE FLORICE A HYLAS

Si je pouvois vous envoyer ma vie dans ce papier, aussi bien que la verité de mon intention, je ne me plaindrois pas de l'injustice du Ciel qui m'a destinée à manquer à mon amour ou à mon amour mon devoir. Demain sera le dernier jour de ma vie, si pour le moins on doit appeller mort ce qui ravit toute espece de contentement. Si Hylas veut accompagner mon desplaisir du sien, il peut me retirer du tombeau, et plus encores s'il ne laisse pas de m'aymer, toute miserable que je suis.

Jugez si cette lettre me toucha vivement, puis que veritablement je l'aimois. Mais ne voyant autre remede à ce malheur que de l'espouser, j'advoue que mon affection ne fut assez forte pour m'en donner la volonté. En fin elle fut contrainte de signer le lendemain, et d'accorder tout ce que son pere et sa mere voulurent ; mais avec des regrets incroyables et de si grands tremblements, que les jambes ne la pouvoient soustenir, ny sa main conduire la plume dont elle escrivit son nom. O Dieux ! dit-elle, à une de ses compagnes, quelle cruelle loy est celle-cy, qui ordonne que l'innocent signe mesme sa mort !

Mais quand elle fut conduite au temple, et que de fortune elle passa par la mesme rue où estoit mon logis, levant les yeux contre les fenestres, elle dit en soy-mesme : Pourquoi, ô trop heureux logis, ne me sont les dieux aussi favorables qu'à toy, afin que je fusse, comme tu es, à celuy à qui je soulois estre ? Et de fortune m'estant mis à la fenestre que j'avois entrouverte pour la voir passer, elle m'aperceut ; mais, ô dieux ! quelle fut ceste veue ? Elle tombe esvanouye entre les bras de ceux qui la conduisoient ; et pour n'en faire de mesme je fus contraint de me mettre sur un lict, d'où je ne bougeay de la plus-part du jour.

En fin la voilà mariée avec tant de pleurs, que chacun en avoit pitié. Mais parce que je craignois que m'ayant veu, elle ne creut que j'eusse fait semblant d m'en aller, je fis en sorte que, dès le soir mesme, un de mes amis, feignant de dancer avec elle, luy fit entendre que je m'en estois allé pour ne voir point ces malheureuses nopces, en intention de ne revenir jamais, mais que mon affection avoit eu tant de force sur moy, qu'il m'avoit esté impossible d'en demeurer plus long temps esloigné, et que par malheur j'estois arrivé en l'instant le plus fascheux que j'eusse peu rencontrer, que j'estois tellement hors de moy, qu'il m'estoit

impossible de vivre, si elle ne me donnoit quelque assurance que son amitié ne fust point changée. Elle alors, sans faire semblant de l'avoir ouy, tirant une bague de son doigt, la luy mit en main. Ce diamant, luy dit-elle, l'assurera qu'il a moins de fermeté, que l'affection que je luy ay promise.

Or, je vous supplie, oyez ce qui en advint. Le soir mesme qu'elle se mit au lict, et à l'heure mesme, comme je crois, que Teombre l'avoit entre ses bras, j'estois couché et tenois sur mon estomac la main où j'avois mis cette bague, sans la remuer ; toutesfois je ne sçais comment elle m'entra dans la chair, et me fit une si profonde esgratigneure, que ma chemise en fut toute ensanglantée, et depuis la marque m'en est tousjours demeurée au droit du cœur. O dieux ! m'escriay-je soudain, pensant à l'outrage que Teombre me faisoit, combien est plus sensible, et de plus longue durée, l'offence que l'on fait maintenant à mon affection ! Je me suis peut-estre arrêté trop longuement sur ces particularitez ; mais excusez Hylas qui ne fut jamais si vivement touché pour autre, si ce n'est pour vous, ma maistresse, dit-il, se tournant vers Phillis en sousriant. – Je n'en doute, dit-elle, non plus que personne qui soit en ceste compagnie ; mais dites-nous comment vous laissastes Dorinde ?

Hylas alors reprint la parole :

Lors que j'estois le plus empesché de m'en desmeler honnestement (car en effet j'aymois Florice, tant parce qu'elle estoit plus belle, que pour avoir recogneu, ce me sembloit, que Dorinde en aymoît un autre) il sembla que le Ciel me voulut ayder, me representant la meilleure occasion que j'eusse sçeu desirer. Periandre, qui, comme je vous ay dit, avoit esté contraint de me quitter Dorinde, et ne pouvant souffrir de me la voir posséder, s'en estoit allé hors de la ville, fut en fin contraint de revenir pour ne pouvoir se priver plus longtems de sa veue. Et quoy qu'il previst bien que le regret seroit plus grand de voir, que d'ouyr dire nostre amitié, si ne peut-il s'empescher de revenir, luy semblant que le blessé mesme a quelque consolation quand il peut voir sa playe.

Et parce que d'abord il me vint voir aussi tost qu'il arriva je fis dessein de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, à sçavoir de me demesler de l'amitié de Dorinde, et d'obliger infiniment Periandre à moy. Deux ou trois jours s'estant donc escoulez qu'il ne me parloit qu'à mots interrompus de Dorinde, nous trouvant separez de toute compagnie, je luy tins ces propos : Il est impossible, Periandre, que l'amitié que je vous porte souffre que je sois cause plus longuement de la melancholie que je remarque en vostre visage. J'ayme trop mon frere pour luy voir passer une telle vie à mon occasion ; vous ne doutez point que je n'ayme Dorinde, mais vous devez encor estre moins en doute de l'affection que je vous porte. Et pour vous en rendre un tesmoignage qui ne sera pas petit, je vous remets cette Dorinde que ma bonne fortune vous avoit ostée, et veux bien qu'à ce coup l'amitié que je vous porte surmonte l'amour que j'ay pour elle. Recevez-la donc, Periandre, de ma part, et soyez certain que j'auray moins de regret de m'en separer, que de vous voir triste à mon occasion, ou bien d'estre privé de vostre presence.

Si jamais personne condamnée au supplice receut du contentement quand on luy apporte sa grace, vous devez croire que Periandre en eut oyant mes paroles ; et toutesfois sa discretion et l'amitié qu'il me portoit, luy firent au commencement refuser. Mais en fin voyant que je continuois en cette volonté, il la receut avec tant de remerciemens, que je fus contrainct de luy dire, qu'elle luy estoit justement due, cognoissant bien qu'il l'aymoit de sorte qu'il me surmontoit autant en cette amour, que ma bonne fortune avoit surpassé la sienne.

Je me retire donc peu à peu de Dorinde, et Periandre au contraire s'y avance le plus qu'il peut ; mais cependant j'entrepris Florice. Je trouve les moyens de parler à elle, je l'assure de mon affection ; bref je fais en sorte que jamais il n'y avoit eu tant de bonnes intelligences entre

nous, et ce qui m'y aida d'avantage, fut le peu d'amitié qu'elle portoit à Teombre. Il est vray qu'elle avoit tousjours du soupçon pour Dorinde, se ressouvenant de ce qui s'estoit passé. Cela fut cause que quelque temps apres qu'elle creut de m'avoir bien rendu sien, elle me dit que resolutement elle vouloit que tout ouvertement je rompisse de sorte avec Dorinde, qu'elle n'en peust jamais avoir doute ; qu'autrement elle vivroit tousjours avec incertitude de mon amitié, et qu'elle aymoient mieux s'en separer tout à fait que d'avoir ceste continuelle apprehension. Je luy representay tout ce que je peus, pour ne rendre point de desplaisir à Dorinde ; car elle vouloit que ce fust par quelque espece d'affront que je me separasse d'elle, mais pas une de mes raisons ne fut receue. Il fallut en fin que je m'y resolusse.

C'estoit le sixiesme de la lune de Juillet que tous les plus apparents de la ville vont avec les druides, pour cueillir dans la forest de Mars, qu'ils nomment d'Erieu, le guy salutaire de l'an neuf, quand Florice, pour la derniere fois, me commanda de satisfaire à ce qu'elle m'avoit demandé. Toutes les dames estoient parées et chacun estoit assemblé en l'Athenée, lors que je resolus de luy complaire. Le sacrifice estoit parachevé, et les rejouissances accoustumées se commençoient, lors que tirant à part Periandre afin qu'il ne s'offençast pas de ce que je voulois faire, je luy dis que je voyois bien que Dorinde avoit tousjours quelque esperance en moy, et que cela estoit cause qu'elle ne recevoit pas son service comme elle devoit, mais que je la voulois desabuser à fin qu'elle ne s'y arrestat plus. Et soudain apres, la voyant aupres de Florice, et au milieu de la meilleure compagnie, je m'approchay d'elle, et apres quelques propos communs, je luy dis si haut que celles qui estoient à l'entour me peurent ouyr : Je cognois à ceste heure, Dorinde, que ce que l'on m'a dit de vous est veritable. – Et quoy ? (me dit-elle en sousriant, et attendant toute autre responce de moy.) – Que vous avez (luy repliquay-je) meilleure opinion de vous que personne du monde puisse avoir de soy-mesme. Elle rougit alors, et me demanda pourquoy je faisois ce jugement d'elle ? – Parce, luy dis-je, que mesurant les autres par vous, ainsi que vous aymez tout ce que vous voyez, vous pensez aussi que chacun soit amoureux de vous, et j'ay sceu que vous estes en cet erreur de moy, croyant que j'en meurs d'amour. Mais je veux bien que vous sçachiez que vous avez trop peu de merite pour me donner seulement la volonté de vous regarder. Et si vous vous l'estes figuré autrement, des-abusez-vous, et croyez que Hylas auroit honte de vous avoir aymée, ou s'il avoit fait ceste faute, de la continuer maintenant.

Pensez, gentil Paris, quelle devint Dorinde ! Quant à moy, pour n'entrer en plus de parolles avec elle, à ces derniers mots je m'en allay, la laissant la plus confuse personne qui fut jamais. Depuis ce temps Florice, plus satisfaite que je ne vous sçaurois dire, se redonna toute à moy, et si Teombre la gardoit comme mary, je la possedois comme amy.

Mais Dorinde, animée à outrance contre moy, se resolut de me rendre tous les desplaisirs qui luy seroyent possibles ; et descouvrant le renouement de l'amitié de Florice et de moy, fit dessein de m'y traverser en tout. Et parce que je ne la voyois plus, encores que ce fut bien à regret, car je l'aymois, quoy que ce fut moins que Florice, elle jugea que Periandre seroit un bon moyen pour apprendre de mes nouvelles. Elle commença donc de faire cas de luy, et luy montrer meilleur visage, que de coustume, et peu à peu fit semblant de l'aymer d'avantage, et alloit ainsi tousjours augmentant de jour à autre. Dequoy Periandre avoit tant de contentement qu'il ne bougeoit presque d'aupres d'elle. Ayant vescu quelque temps avec luy de ceste sorte, elle luy fit entendre le tromperie dont j'avois usé en mettant mon portrait dans le miroir ; et à fin qu'il n'en peust douter, elle fit venir la femme qui le luy avoit porté. Bref elle luy fit ce conte tant à mon desavantage qu'elle refroidit en partie l'amitié qu'il me souloit porter, et cela en dessein d'avoir par son moyen quelque lettre de celles que Florice m'escrivoit. Et pour ce, continuant son discours : Il est, luy disoit-elle, entierement à Florice,

mais jusques à ce que quelque autre luy passera devant les yeux. Car c'est bien le plus trompeur, et le plus volage qui fut jamais. Mais , luy disoit-elle, en luy tenant la main entre les siennes, me voulez-vous faire un extrême plaisir ? Et luy ayant respondu qu'il n'y avoit rien qu'il ne fist pour son service, elle le luy fit jurer ; et puis continua : Vous sçavez que Florice et moy sommes amies et alliées. Je ne sçaurois croire qu'elle l'ayme. Je vous supplie, dites-moy ce que vous en sçavez. – Desabusez-vous de cela (luy dit-il) je vous assure qu'elle l'ayme, et qu'il ne se passe jour qu'elle ne luy escrive. – Et mon Dieu ! repliqua-t'elle, me sçauriez-vous faire voir une de ses lettres ? – Fort aysément, luy respondit-il, il est assez nonchalant à les serrer. Et en cela Periandre avoit raison ; car veritablement je ne sçay que je fay de celles qu'on m'escrit, et quoy que pour en avoir perdu beaucoup j'aye eu bien souvent du desplaisir, si ne me puis-je chastier de cette nonchalance. – Or bien, adjousta Dorinde, je verray bien si vous estes homme de parole, et si vous m'aymez, parce que si cela est, vous m'en ferez avoir une bien tost.

Avec ceste resolution, Periandre, sans avoir esgard à nostre amitié, et pensant y estre obligé, fust par le commandement de Dorinde, fust pour se vanger de la tromperie que je luy avois faite, ne perdit point le temps, mais ce soir mesme estant venu coucher avec moy, comme bien souvent il avoit accoustumé, m'en desroba une que j'avois receue en sa presence ; et aussi tost qu'il peut entrer le matin en la chambre de Dorinde, il la luy porta. Elle vit qu'elle estoit telle.

## LETTRE DE FLORICE A HYLAS

Celuy qui n'est au monde que pour nostre supplice s'en va demain hors de la ville. Si vous venez, tout le soir sera nostre. Le reste du temps que je passe esloignée de ce que j'ayme, je ne dis pas qu'il soit à nous.

Vous sçavez, gentil Paris, que l'on n'escrit rien sur le ply de semblables lettres, de peur qu'estant trouvées, on ne recognoisse par celuy à qui elles s'adressent, celles qui les escrivent. Cela fut cause que Dorinde, apres avoir mille fois remercié Periandre, se retira dans son cabinet, et escrivit au dessus à Teombre, puis la recacheta avec de la soye bien proprement ; et la donnant à un jeune homme des siens, l'instruisit de tout ce qu'il avoit à faire, et luy commanda de la porter incontinent à Teombre, parce qu'elle sçavoit qu'il devoit s'en aller ce jour là hors de la ville. Le jeune homme fit ce que Dorinde luy avoit ordonné, et si dextrement que, cependant que Teombre cherchoit des cizeaux pour couper la soye, il ressortit du logis, et vint trouver Dorinde à laquelle il raconta ce qu'il avoit fait.

Si le mary fut estonné voyant la lettre de sa femme, et plus encores lisant ce qu'elle escrivoit, vous le pouvez juger, ma belle maistresse. Tant y a qu'au lieu de s'en aller seul, il la contraignit de faire le voyage avec luy, et non pas sans luy monstrier la lettre, et luy faire plusieurs reproches, dont elle s'excusa le mieux qu'elle peut, disant qu'il y avoit long temps que ceste lettre estoit escrite. Et parce qu'elle avoit recogneu que Dorinde avoit escrit ce qui estoit sur le ply, lors que Teombre luy respondit qu'en quelque temps que ceste lettre fust escrite, elle ne pouvoit estre excusée, elle repliqua qu'estant filles et bonnes amies, Dorinde et elle, elles en avoyent bien souvent escrit de semblables, se conviant l'une à l'autre à se venir visiter, lorsqu'elles n'avoient personne pour les empescher de parler librement, et que Dorinde

à ceste heure estant en colere contre elle, et sçachant qu'il devoit partir, luy avoit envoyé cet escrit. Et d'effect, disoit-elle, vous pouvez bien juger que je y vray, puis que le dessus de la lettre est escrit de la main de Dorinde. Que si elle vouloit, elle en pourroit bien montrer plusieurs autres semblables, et moy aussi des siennes, si j'eusse esté aussi soigneuse à les garder qu'elle a esté.

Teombre se paya en quelque sorte de ceste excuse ; toutesfois elle fut contrainte d'aller avec luy hors la ville, et n'eut loisir qu d'crire un mot, qu'elle laissa entre les mains d'une fille en qui elle avoit toutes sortes d'asseurances.

Quant à moy qui pensois qu'elle fust demeurée et que Teombre s'en fust allé seul, je ne faillis point, sur le soir, de me trouver au lieu accoustumé. Mais ceste fille m'ayant ouvert, me donna la lettre que Florice m'escrivoit, et sans dire un seul mot me referma la porte si promptement, que je ne l'en sceus empescher. Et parce qu'il faisoit obscur, et que je craignois qu'en heurtant je fusse ouy de quelqu'autre, apres avoir attendu quelque temps pour voir si elle r'ouvriroit, je m'en allay avec une grande apprehension qu'il n'y fust arrivé quelque accident. Et quand je fus en mon logis, j'avois une impatience incroyable d'attendre de la clarté pour lire la lettre qui m'avoit esté donnée. En fin je vis qu'elle estoit telle.

#### LETTRE DE FLORICE A HYLAS

C'est la plus cruelle ennemie que tu auras jamais, qui t'escrit maintenant, pour t'avertir que ny Dorinde, ny toy, n'avez eu assez de meschancetez pour la faire mourir, et que le Ciel me laissera assez de vie pour me vanger de tous deux. Cependant, oublie mon nom, comme tu as perdu le souvenir des faveurs que je t'ay faites.

O dieux ! que devins-je ayant leu cette lettre ! et en quelle confusion de pensées me trouvay-je, ne pouvant deviner pourquoy Florice m'escrivoit de cette sorte ? Je passay cette nuict en me promenant par la chambre et soudain qu'il fut jour, j'envoyay un des miens pour faire en sorte que je puisse parler à celle qui m'avoit donné la lettre, me je ne le peus de tout le jour. Le soir estant venu, j'appris d'elle tout ce que je viens de vous dire, et l'opinion que Florice avoit que j'eusse donné ceste lettre à Dorinde, qui luy faisoit croire que j'avois feint lors que je m'estois retiré de l'amitié de Dorinde, et que ç'avoit esté seulement pour l'abuser. Je cherchay incontinent dans ma poche, et ne trouvant point ma lettre, je jugeay bien que Periandre me l'avoit derobée ; et faisant milles protestations à cette fille pour mon innocence, je party, resolu de m'en venger.

Mais quand je rencontray mon amy, et que d'un visage renfrongné, je me plaignis du larcin qu'il m'avoit fait, il repondit en souriant : Si en cela je vous ay despleu, j'en suis marry, et vous le devez oublier, si vous avez memoire que vos me fistes bien plus d'offence en me derobant Dorinde, par l'artifice d'un miroir, que je ne vous en ay fait en vous prenant une lettre. – Mais, luy dis-je, je vous ay rendu vostre maistresse, et vous me faites perdre la mienne. – Je ne sçay en cela que vous dire (respondit-il) sinon que pour vous la rendre, je luy diray le larcin que je vous ay fait.

J'aimois Periandre, et peut-estre autant que pas une de ces dames. Cela fut cause que je receus son excuse, jugeant mesme que c'estoit le moyen de revenir aux bonnes graces de Florice. Et pource, convertissant le tout en gausserie, nous fismes dessein d'attendre le retour de Florice, à fin de le sortir de l'erreur où elle estoit. Mais Teombre qui estoit homme d'esprit,

et qui avoit bien fait semblant de prendre pour payement les excuses de sa femme, se resolut de demeurer quelque temps aux champs, à fin de recognoistre mieux ceux qui la recherchoient, et de quelle humeur elle estoit ; et en ceste deliberation s'y arresta si long temps, que cependant ne pouvoir demeurer inutile, je vis Criseide, et si je la vis, je l'aymay. Et à la verité elle le meritoit ; car je ne croy pas que jamais estrangere eut plus d'attraits, n'y fut plus capable de donner de l'amour qu'elle.





Hylas raconte à une assemblée de bergers et de bergères l'histoire de Parthénope, Florice et Dorinde.